1re Année. N° 1 21 Septembre 1886.

REVUE DES HAUTES ÉTUDES

ÉTUDES SCIENTIFIQUES

L'Identité de la Doctrine des Livres Sacrés de l'Inde et des Saintes-Écritures en Occident

I

L'Inde de l'aveu de tous les savants a été le berceau de l'humanité; c'est de ce centre que par des migrations successives, les divers peuples qui habitent la terre tirent leur origine. Mais l'Inde a un privilège encore plus précieux à nos yeux, c'est d'avoir conservé avec un soin religieux les traditions primitives, qui sont le flambeau le plus sûr pour la vraie science religieuse, nous voulons dire par là celle qui s'élève au-dessus des passions des hommes, et qui échappe aux formules des orthodoxies.

Ces traditions sont historiques pour le passé, mais surtout elles sont prophétiques de l'avenir. Dans le dessein de les mettre à l'abri de toute altération à travers la longue série des siècles, Dieu a disposé que la vérité serait exprimée par des symboles et des figures, dont le sens prophétique ne pouvait être connu que des maîtres de la sagesse. C'est là en effet la voie la plus sûre pour ne pas exposer les prophéties à être mal interprétées ou à disparaître.

Tous les hommes de science, au sein des diverses nations de notre Occident, ont une sorte d'intuition, que l'Orient peut être encore pour nous une source de lumière; cette conviction repose sur un fondement solide, et il ne s'agit que de pénétrer le sens de cette science des symboles et des images sous les voiles desquels se trouve la vérité qui doit éclairer l'avenir.

Nous avons étudié avec un grand soin les figures symboliques de l'Inde, et par un don du Ciel, nous avons soulevé les voiles des vérités qui sont cachées sous les symboles prophétiques, dont le sens nous a été manifesté. Il est donc vrai de dire que la lumière nous vient encore de l'Orient, mais par l'Orient en tant qu'il est le gardien, depuis des siècles, des choses venues d'en haut, *Oriens ex alto*.

A Lyon, un homme dont l'esprit est ouvert aux voies de la science, n'a pas hésité à consacrer ses soins et sa fortune à fonder un Musée, qu'il a nommé à juste titre le musée des religions de l'Orient. Par là, M. Guimet a rendu un vrai service à la science, en recueillant tout ce qui peut être utile à connaître; et à l'aide des figures et des symboles qui sont réunis en un même lieu, il est facile de montrer le sens prophétique qui a été exprimé par ceux qui ont voilé la vérité, pour servir au temps fixé par la divine Providence.

Il ne saurait être possible de connaître la doctrine religieuse de l'Inde, si nous ne savons pas nous dépouiller des préjugés établis dans les esprits en Occident, par l'enseignement de la théologie, soit parmi les catholiques et les Grecs, soit parmi les protestants et les orthodoxes. L'Inde dans les symboles et les figures dont elle conserve avec fidélité le dépôt, peut nous ouvrir les voies de la science de l'avenir. Mais c'est à la condition d'avoir la véritable intelligence de ses traditions prophétiques. Les

Brahmanes peuvent-ils nous éclairer? Non, ils n'ont plus la science des Livres sacrés qui sont entre leurs mains; à cet égard ils sont comme les Juifs se trouvaient à la venue du Sauveur à l'égard des saintes Écritures.

Il n'est ignoré de personne, en Occident, que les Juifs n'avaient pas l'intelligence des prophéties concernant le Messie, lorsque celui-ci vint au milieu d'eux. Les Brahmanes sont à l'heure présente dans un état semblable à celui des Juifs, à la naissance du divin Sauveur annoncée par les prophètes, dont les Livres étaient pour eux divinement inspirés. L'Église, soit dans les théologiens catholiques, grecs et orthodoxes, soit dans les théologiens protestants, se trouve dans une situation semblable à celle des Brahmanes, par rapport à l'intelligence des saintes Écritures, qu'ils considèrent avec raison comme inspirées par l'Esprit-Saint.

L'avenir appartient, non à la science rationnelle, ni à la science religieuse telle qu'elle est, l'avenir ne sera qu'à la science qui saura unir dans une harmonie parfaite, les fruits de la science rationnelle et ceux de la science religieuse libre de tout préjugé, dans une unité qui mettra en possession de la vérité l'Orient et l'Occident. Il faut qu'il y ait un pacte d'alliance entre l'Occident et l'Orient, et ce pacte ne doit pas avoir lieu à coups de canons, il doit s'accomplir dans le domaine pratique de la science.

Notre devoir à nous est de pénétrer les mystérieux symboles de l'Orient et d'en avoir la pleine intelligence, et certes ce fait ne se réalisera pas sans élargir d'une manière étonnante nos conceptions dans ce qui est du domaine de la science religieuse. A son tour, il faut que l'Orient sache faire usage de nos procédés scientifiques et en comprendre l'importance, pour faire de véritables progrès en toutes choses.

Par ce travail, nous verrons avec certitude combien nos Livres saints renferment des vérités qui restaient à nos yeux sous le voile du mystère. Alors nous comprendrons pourquoi les nations de l'Occident sont si avides d'aller vers cet Orient, qui renferme des trésors de vérité si précieux à posséder. Que de choses nous pourrons apprendre; et grâce à nos procédés scientifiques nous les saurons avec fruit, et dès lors l'Orient apprendra par nous ce qu'il ne connaît pas encore par la voie scientifique, mais dont le dépôt est gardé avec soin, sous le voile d'un mystérieux symbolisme.

Pour bien étudier l'Inde, dans ses Livres sacrés et surtout dans les symboles sacrés du culte, ou dans les figures qu'elle conserve avec fidélité à travers les siècles comme une tradition sainte, deux choses sont surtout nécessaires. La première est une notion exacte de la création, non telle que nous la comprenons en Occident, mais au point de vue où l'Orient n'a jamais cessé de l'entendre, et qui pour eux est une émanation. Par cette vérité telle qu'elle est entendue par eux, nous comprendrons la manière dont il y a en Dieu trois essences, que nous nommons en Occident, et cela d'une manière assez impropre, des personnes en Dieu. Mais si en Dieu il faut admettre l'unité absolue de l'être, et si le mot personne signifie un être indépendant, comment peut-il être exact de nommer trois personnes dans l'être nécessairement un. Aussi il faut bien s'entendre, et cela non sur les mots, mais sur les sens que nous voulons exprimer par les mots dont nous faisons usage.

La notion de la trinité en Dieu, Brahma, Vichnou, Çiva, ne s'est dégagée à travers les siècles que peu à peu, et sur ce point il en est de même dans nos Livres saints. C'est par la notion de l'incarnation de mieux en mieux comprise que la trinité en Dieu devient plus claire et se précise. Mais à cet égard il en est pour l'Orient, comme pour le peuple juif, dont le christianisme a reçu l'héritage.

Mais il y a un point qui est resté en Occident sous le voile du mystère, et qui en Orient se trouve au contraire développé de la manière la plus complète. C'est le rôle qu'a eu un principe féminin dans l'acte de la création, rôle qui se retrouve dans l'incarnation, et qui est l'objet de tant de symboles sous des noms aussi divers qu'il y a eu de fonctions attribuées à ce dit principe féminin. Pausanias a nommé ce principe le quaternaire; il n'est pas d'essence divine, et néanmoins il est toujours associé aux opérations de l'être unique, et cela dans les trois principes ou personnes en opération.

Pour nos Livres saints, c'est ce qu'ils nomment la sagesse créée, qui est aussi exprimée par Moyse par l'esprit qui est porté sur les eaux, car Moyse selon sa manière d'écrire entend là l'esprit de Dieu et en même temps celle que l'Ecclésiastique nomme la Sagesse créée, au sujet de laquelle il est écrit : « J'étais avec le Créateur disposant toutes choses, *cum eo eram cuncta componens*. »

La grande difficulté pour les savants de l'Europe, c'est que l'Inde admet la préexistence des êtres qui se revêtent de la nature humaine, de même qu'elle reconnaît une échelle dans les esprits élémentaires, que ceux-ci peuvent gravir, nous verrons par quelles conditions, tandis qu'en Occident ces vérités, quoique renfermées dans nos Livres saints, ne sont pas entrées dans le domaine de la science. Mais l'Inde restera pour nous un livre scellé et inintelligible, sans la connaissance de cette double vérité, de même que le livre de la nature.

Quelle est la fin que le Créateur s'est proposée dans la création de la nature humaine? L'Inde peut nous répondre sur cette question si fonda-

mentale d'une manière autrement scientifique que cela n'est possible à la science religieuse en Occident, qu'il s'agisse des catholiques ou des protestants, car ils ne sont pas plus avancés ni éclairés à ce sujet les uns que les autres.

Si en Occident nous savions comprendre les textes que la liturgie applique à Marie, nous verrions facilement qu'entre les symboles et les figures de l'Inde, et ce qu'expriment nos Livres saints, il n'y a qu'une seule et même doctrine. Aussi puisque dans notre travail nous nous proposons de démontrer qu'il y a identité d'enseignement entre les Livres sacrés de l'Inde et nos saintes Ecritures, nous aborderons notre sujet par ce point fondamental. Nous allons donc établir que l'Inde avec Lakshmi ou Cri, avec Prithivi et tous les noms si multiples du principe féminin, qui est associé aux opérations de Brahma, de Vichnou, de Çiva, n'enseigne que la doctrine de nos Livres saints.

S'il en est ainsi, et nous le prouverons de la manière la plus irréfutable, où donc peut-être l'obstacle qui empêche l'Orient et l'Occident de se donner, sur le terrain de la vérité, le baiser de la fraternité. Il n'y a eu qu'un berceau pour l'humanité, dès lors les hommes de l'Orient et de l'Occident n'ont qu'un même et unique héritage. Il n'y a pas deux vérités sur la terre, de même il n'y a qu'un Créateur pour la nature humaine. Si nous n'avons qu'une même origine par notre création, nous n'avons donc qu'une fin unique; la puissance créatrice nous a donné l'être à tous, hommes de l'Orient et de l'Occident, Dieu est dès lors notre seule fin à tous. Si nous sommes frères par création, notre destinée ne saurait avoir qu'un même but. Il n'y a aussi qu'une Mère associée au Créateur, et de quelque nom que l'Orient et l'Occident la nomment, elle n'est que le même être, c'est-à-dire la même personnalité.

II

L'Inde a non seulement des notions très profondes sur la création, qu'il nous importe, à nous hommes de l'Occident, de connaître, mais elle a aussi des idées d'une haute élévation sur la réintégration de la nature humaine, et des êtres élémentaires, dans les droits originaires de la création, après la déchéance qu'ils ont subie par une faute, fruit de la liberté accordée à la nature humaine.

Il y a pour l'Inde sur cette terre des majeurs et des mineurs ; les majeurs sont les plus élevés et les moins coupables qui sont revêtus de la nature humaine en vue des ascensions des Esprits élémentaires, par le droit de procréation dont Dieu a investi la nature humaine, ce qui constitue à proprement parler la royauté de l'humanité sur les êtres des trois règnes de la nature. Les mineurs sont, d'une part, les plus coupables, et les repentants d'une manière incomplète, et de l'autre, ceux qui venus d'en bas ont fait des ascensions — jusqu'à parvenir à l'hominalité.

L'Inde admet comme une vérité, et elle a raison, que les hommes tombent par punition des fautes commises dans les formes des êtres élémentaires, mais sans cesser de conserver la nature de leur être. De même, elle reconnaît que par la royauté de la nature humaine, les êtres élémentaires peuvent monter dans l'échelle ascensionnelle et parvenir à l'état hominal. C'est là le vrai sens de ces migrations dans les formes animales, qui ne sont qu'une sorte de châtiment des fautes commises sur la terre. C'est aussi dans ce même sens qu'il faut entendre la doctrine de Pythagore qui a été si peu comprise en Occident, et qui n'en est pas moins d'une admirable profondeur.

Toutes ces vérités doivent être connues, si nous voulons nous rendre un compte exact des formes et des noms si variés, par lesquels l'Inde désigne le principe féminin, le quaternaire saint, qui sans être d'essence divine se trouve associé à toutes les opérations de l'être des êtres dans les trois principes d'opérations, Brahma, Vichnou, Çiva, que nous nous nommons, en Occident, les trois personnes divines. Père et Fils et Saint-Esprit.

Nous aussi nous disons que Marie, qui est la sagesse créée, est la Fille du Père, la Mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit. Si nous entrons même dans le sens du dogme, nous confessons qu'elle est Fille du Verbe, épouse du Verbe, mère des hommes. Enfin nous lui assignons le rôle que la mythologie donne au principe féminin sous des noms très divers, et qui ne sont que pour faire entendre la multiplicité des fonctions. Nous montrerons qu'entre l'Inde et l'enseignement catholique, il n'y a aucune différence, par rapport aux fonctions attribuées au principe féminin, qui pour nous, en occident, est Marie, la Mère du Verbe fait chair.

Nous allons mettre en regard la doctrine des Livres sacrés de l'Inde, pour l'Orient, et celles des Saintes Écritures reputées comme divinement inspirées en Occident. Ce parallélisme étonnera bien des esprits, mais il sera facile de voir par là que l'unité d'un seul pasteur et d'un unique bercail est loin d'être impossible. Dans l'ère des temps où nous entrons, cette unité s'imposera à la science, qui réunira ce qui est de l'ordre religieux et de l'ordre rationnel dans une harmonieuse unité.

Pour ce que les Livres sacrés de l'Inde renferment, nous ne voulons rien dire de nous-même, nous citerons un travail remarquable à bien des titres, par M. de Milloué, directeur du Musée Guimet. C'est le catalogue des symboles et des figures de l'Inde, qui a permis d'exposer la doctrine des Livres sacrés de l'Orient. Il y a

là des notices qui sont un résumé parfait, car en même temps qu'elles font connaître les textes, elles sont l'explication des figures qui sont exposées aux yeux de tous dans les vitrines du Musée.

Quant au texte de nos Livres saints, pour l'Occident, ils sont entre les mains de tous, et il sera facile de contrôler l'exactitude des citations que nous en ferons. De même pour le sens des textes cités, car nous montrerons qu'ils sont entendus ainsi que nous le dirons dans la liturgie. Or, personne n'ignore que la loi de la prière est la loi même de la foi, *lex deprecandi est lex credendi*.

Nous diviserons nos citations en deux colonnes ; à gauche, on lira ce qui est de l'Inde, et à droite, ce qui sera cité des Saintes Ecritures réputées divines en Occident.

BRAHMA	DIEU LE PÈRE
Brahma, dit M. de Milloué, est la première personne de la trinité brahamique moderne. (Voir : *Catalogue du musée Guimet* page 41).	Dieu le Père, est créateur, selon le *Credo* qui dit : « Je crois en Dieu le « Père tout puissant « Créateur du ciel et de « la terre ». C'est la première personne de notre trinité.
Son nom ne se trouve, ni dans les Vedas, ni dans le Brahmanas.	L'Ancien Testament ne fait pas non plus mention du Père, et ni Moyse, ni les autres Livres saints ne donnent ce nom à Dieu.
Dans ces Livres le créateur porte le nom de *Hiranyagarbha*, et de *Prajapati* qui ont été plus tard, appliqués à Brahma.	Dans Moyse, le Créateur est nommé Œlohim, ou *in principio*, et nous voyons par saint Jean, que le Verbe était en Dieu, dans le principe, qui est le Père qui engendre éternellement. Le Nouveau Testament nomme expressément le Père, en divers textes, baptisez, dit le sauveur, au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit.
Brahma est aussi l'âme ou l'esprit universel de qui tout émane et en qui tout doit se résorber.	Le Père est le Créateur du Ciel et de la terre, dit le *Credo* apostolique, et c'est à lui, nous dit saint Paul, que le Christ remet le royaume qu'il a acquis, par la rédemption.
On les confond, Brahma et Vishnou, ou on les assimile quelquefois.	Le Père est dans le Fils, et ils sont créateurs l'un et l'autre, car le *Credo* attribue la création au Père, et saint Jean nous dit du Verbe, et rien n'a été fait sans lui, c'est donc une assimilation aussi, mais sans détruire la distinction.

BRAHMA	DIEU LE PÈRE
L'Epouse de Brahma est Saravasti.	L'ecclésiastique dit aussi, en parlant de celle qui est la sagesse créé : « J'étais avec lui — le « Créateur — formant « toute chose. La Sagesse, ch. IX, v. 9. » Et Moyse dit : Œlohim créa le ciel et la terre, et ce nom signifie, lui, elle et eux.
Brahma est représenté avec quatre têtes. Il a quatre bras, et porte habituellement un sceptre l'arc Parivita, et le livre des Védas.	Dieu le Père a pour nous aussi quatre têtes, car il embrasse le passé et l'avenir dans un éternel présent ; il veille sur ce qui est en bas comme sur ce qui est en haut, par son infaillible providence.
Sa monture est le cygne. Il a le nom, a quatre faces, *chatour-Anana*, a huit oreilles, *Asthn-karna*.	Il a aussi quatre bras, il a le sceptre de la suprême souveraineté. Il atteint et il frappe le méchant quand sa divine justice le demande. Les Livres saints viennent de lui, principe éternel de toute vérité.
Ce symbolisme a une signification, et il est facile d'entendre ce que signifient les quatre faces, les quatre bras, les huit oreilles et les attributs qui sont dans les mains. De même pour le cygne sur lequel Brahma est assis, comme on le voit dans des représentations de figures du musée Guimet.	Il a aussi pour monture le cygne qui est l'animal symbole de l'éternelle pureté. Par ses quatre faces, il exerce la suprême et absolue souveraineté. Par ses oreilles, il sait tout, il entend les vœux de tous, les gémissements de tous, et rien de ce qui a lieu au ciel et sur la terre ne saurait lui être caché.
Mais Brahma a peu de figures.	Parmi nous aussi le Père Eternel n'est que rarement représenté.

VISHNOU ET LAKSHMI DANS L'INDE

Avant d'entrer dans la question des avatars, c'est-à-dire des incarnations de Vishnou, pour comparer la doctrine de l'Inde avec celle de nos Livres saints, où le verbe de Dieu se revêt de la nature humaine dans le sein de Marie, la Vierge immaculée, il faut faire quelques observations préliminaires nécessaires pour la claire intelligence de notre sujet.

Pour les livres sacrés de l'Inde, Vishnou doit s'incarner, et il a préludé à l'incarnation définitive dans plusieurs incarnations imparfaites, mais qui servaient comme une sorte de préparation à l'œuvre dernière, qu'il doit ac-

complir. Ce dernier avatar doit avoir lieu sous le nom de Kalki ou Kalkin, le cheval blanc. « C'est sous cette forme, selon le résumé de M. de Milloué, que Vishnou doit apparaître à la fin du Kali-Jouga ou « âge de fer », armé d'un glaive semblable à une comète pour détruire les méchants, rénover le monde et rétablir la pureté ».

Mais combien il est facile de voir qu'il y a encore identité parfaite entre cette doctrine et celle de saint Jean, qui dit dans l'Apocalypse ch. VI, v. 2. « Je regardai donc et je vis un « cheval blanc, et celui qui était monté dessus « avait un arc, et on lui donna une couronne, « et il partit en vainqueur, pour remporter la « victoire. » Saint Jean parle bien là du Verbe de Dieu qui s'est fait chair, mais il ne s'agit plus ici du Verbe, victime d'expiation, mais du Verbe dans le Règne glorieux, dont il a appris aux siens à demander la venue, en priant ainsi : « que ton Règne arrive ».

La théorie de l'Incarnation dans les Livres sacrés de l'Inde, est très exacte, si on la considère telle qu'elle est, comme prophétique. Pour eux Vishnou qui doit être monté sur le cheval blanc, n'a pas encore accompli cette incarnation, qui doit être celle qui sera parfaite et définitive. Mais de même pour nous la venue de Jésus-Christ où il vient en vainqueur, pour remporter la victoire, n'a pas encore eu lieu.

Là où l'Inde diffère avec la doctrine de notre Nouveau Testament, c'est que pour l'Orient le Christ victime d'expiation n'est pas reconnu dans sa venue parmi nous ; ils sont en cela comme les Juifs. La théorie du Christ glorieux a laissé dans leurs Livres sacrés une empreinte profonde, mais ils ont détourné les yeux du Christ s'immolant pour nous racheter. Les Juifs, malgré les textes si clairs des prophètes ont agi comme l'Inde, et ils n'ont pas vu dans leur Messie attendu le Christ du règne de Dieu qui doit venir, selon les promesses des prophètes. La conciliation entre l'Orient et l'Occident est donc facile, puisque les temps du Règne de Dieu attendu par l'Inde et par les Juifs sont venus, et l'ère même en est ouverte.

Le grand obstacle à l'unité de l'Orient et de de l'Occident sur le terrain religieux vient de deux côtés. D'une part, la science en Occident ayant fait divorce avec la religion, n'est plus apte à pénétrer les Livres sacrés de l'Inde ; par conséquent elle ne peut faire une alliance avec la science de l'Inde, car celle-ci a sa base unique sur l'élément religieux.

Mais ce qui est la plus grande difficulté pour nous, c'est que la science religieuse, telle qu'elle est en Occident, ne reconnaît pas et n'accepte pas comme prochaine la venue du Règne de Dieu, que tous les Livres saints, qui sont regardés comme divinement inspirés, lui annoncent. Sur cette question les théologiens catholiques et les théologiens protestants sont dans un même aveuglement. Néanmoins ce ne sont pas les antécédents qui font défaut, pendant les trois premiers siècles de l'Église la venue du Règne de Dieu était l'objet de l'attente universelle. Cette foi n'a même jamais cessé à travers tous les siècles, ainsi qu'il serait facile de le prouver, si le cadre où nous sommes restreints nous permettait de faire les citations nécessaires. Mais un long ouvrage suffirait à peine pour exposer ce sujet si important.

L'Inde attend, comme les Juifs, une incarnation définitive de Vishnou ; elle est à venir. Les incarnations qui ont eu lieu n'étaient pas une union de la divinité avec la nature humaine sous une même et unique personnalité. Dans l'Inde, ni Chrishna, ni Bouddha ne sont une incarnation de Vishnou se revêtant de la nature humaine dans la seule personnalité d'une hypostase divine. Chrishna et Bouddha sont des hommes saints, mais ils ne sont pas des hommes-Dieu, ils ont la personnalité de la nature humaine.

Après ces observations nécessaires, nous allons montrer que la théorie de l'incarnation du Christ est semblable à la théorie du Verbe fait chair, telle que saint Paul et saint Jean nous l'ont fait connaître. Mais dans l'Inde cette théorie est doctrinale, et, par conséquent, prophétique. Pour nous, le Christ est venu, il est né de la vierge Marie, et il a versé son sang pour nous racheter.

Mais, pour comprendre les analogies de la théorie prophétique de l'Incarnation, telle que l'Inde l'a dans ses Livres sacrés, avec celle de saint Paul et de saint Jean, il faut que l'Occident reconnaisse et accepte ce qui a été regardé comme un dogme de foi, pendant les quatre premiers siècles de l'Église. Cette doctrine d'un second avènement de Jésus-Christ sur la terre n'était pas une imagination, tous les Pères apostoliques des premiers siècles l'enseignent comme l'ayant reçu de la bouche même des Apôtres, et surtout de saint Jean. Mais saint Jean ne l'a transmise aux fidèles qu'en disant l'avoir apprise lui-même de la bouche de Jésus et de Marie, avec laquelle il avait vécu de longues années. Après ceci nous reprenons notre travail.

VISHNOU ET LAKSHMI	LE VERBE INCARNÉ ET MARIE
Vishnou, le second personnage de la trinité Brahmanique ou Trimourti. Nous citons M. de Milloué, *Catalogue du Musée Guimet*, 1re Partie: *Inde, Chine* et *Japon*. Page 33.	Le Verbe éternel, dit saint Jean, était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il a été reconnu comme Fils et seconde personne de la sainte trinité, par le *Credo* apostolique

VISHNOU ET LAKSHMI

Ce n'est que dans les Livres du Brahmanisme sectaire : les Pouranas et le Livre épique du Maha-Bharata, qu'il occupe définitivement la première place.

On l'identifie alorsavec Brahma ou Prajapati le Créateur.

M. de Milloué dit, page 42 : D'après lescroyances des Vishnouites, ce Dieu est né d'une fleur de lotus, sortie du nombril de Vishnou, alors qu'il flottait sur l'océan chaotique, pour l'assister dans l'œuvre de la création.

A la page32, il ditqu'on fit de Brahma une émanation de Vishnou.

Si M. de Milloué avait eu devant ses yeux le chapitre XIV de *saint Jean*, où il est dit : « Personne ne vient au Père que par moi » v. 6, il aurait vu aussi pourquoi dans l'Inde Brahma est une émanation de Vishnou, et dans quel sens. Mais l'Orient lui-même ne recevrait-il pas une lumière par saint Jean ?

Actuellement ses sectateurs, les Vishnouites, le reconnaissent pour l'Être suprême de qui tout est sorti.

Vishnou,continue M.de Milloué, page 35, a mille noms, dont voici les plus usités : Achyouta « impérissable ». — Ananta, éternel, Ananta — Cayana, qui dort sur le serpent Ananta, Chatour, Bhouja, à quatre bras, Krishna, le noir, Govinda ou Gopala, le bouvier,

LE VERBE INCARNÉ ET MARIE

Il en est de même pour le Verbe, ce n'est que par saint Paul et saint Jean, que le Verbe est mis en lumière, et que la divinité du Fils de Dieu est affirmée. Le Concile de Nicée fit triompher d'une manière définitive cette vérité en Occident.

Saint Jean nous enseigne aussi que le Verbe était en Dieu, ce qui est une sorte d'identification avec le Père, à cause de l'unité d'essence divine. Le Père est le Créateur, mais c'est par le Verbe que tout a été fait, dit saint Jean.

Les symboles de l'Inde sont très difficiles à entendre par les hommes de science en Occident. Ce qui est vrai et ce qui est certain, c'est que l'incarnation du Verbe a fait mieux connaître le Père. En ce sens, la personne du Père est sortie du nombril du Fils, mais cela ne saurait permettre de dire que Brahma est une émanation de Vishnou. Le Père engendre le Fils ; mais il est vrai aussi de dire que le Fils fait connaître le Père. Saint Jean nous dit, en effet, personne ne connaît le Père, sinon celui à qui le Fils aura voulu le révéler. C'est la même pensée que l'Inde a voulu exprimer, et qui est si difficile à entendre par l'Occident.

Le verbe de Dieu, en Occident, est reconnu comme vrai Fils de Dieu, « par qui tout a été fait, et sur lequel rien n'a été fait, » comme dit saint Jean, il y a donc identité de doctrine entre l'Orient et l'Occident.

Le Verbe de Dieu fait homme a aussi en Occident mille et mille noms : Il est impérissable comme ressuscité d'entre les morts et assis à la droite de Dieu le Père ; il est éternel dans la gloire des cieux ; il dort sur le serpent parce qu'il a écrasé la tête de Satan, et par lui

VISHNOU ET LAKSHMI

Hari, Nara « l'homme ».

Vishnou a habituellement quatre bras, dont l'un tient le Panchajanya ou Cankha « conque », le second, le Vajra, Nabhaou Chakra « disque ou foudre », le troisième, le Gada-kaumodaki « massue », et le quatrième, une fleur de lotus, Padma.

On le représente habituellement comme un beau jeune homme, au teint bleu foncé, vêtu à la façon des anciens rois de l'Inde.

Vishnou a quelquefois un arc appelé carnga et un glaive appelé Nandaka.

Sur sa poitrine, il porte les stigmates particuliers appelés Cri-Vatsa, et le joyau Kaustoubha, à son poignet, brille le joyau syamantaka.

Souvent Lakshmi est assise à ses pieds....

LE VERBE INCARNÉ ET MARIE

la nature humaine est rentrée dans les droits de sa création, dans la partie animale qui est en nous sous la forme du serpent ; il a quatre bras, parce qu'il y a en lui la nature divine et la nature humaine : par la nature divine il purifie par le baptême et il sanctifie par la grâce ; il a la puissance dans sa nature humaine, car tout pouvoir lui a été donné, et il est la source de toute pureté. C'est là ce qui est signifié par le symbole que l'Inde place dans les quatre bras de l'image qui représente Vishnou.

Le Verbe s'est revêtu de la nature humaine dans sa déchéance et à ce titre il est noir. Il est le chef et le modèle de toutes les victimes d'expiation et par là il est bouvier. Il est l'homme, qui dit de lui : Je suis la vie pour tous.

Saint Jean nous parle aussi du Fils de l'homme venant dans son règne, il est donc dans une jeunesse éternelle, car il est immortel ; il est céleste comme l'Inde le signifie par le bleu céleste ; il est le roi des rois, comme disent saint Jean et Daniel.

Saint Jean aussi vit le Verbe de Dieu fait homme qui tient un arc. « *Ap.*, VI, v. 2 du même, ch. I, v. 13, il voit quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, et au v. 16, il avait un épée aiguë à deux tranchants qui sortait de sa bouche.

Saint Jean aussi vit le Verbe de Dieu qui dit : « Je suis vivant et je tiens les clefs du Ciel et de l'enfer. » C'est, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte, ce que l'Inde exprime par la signification des joyaux mentionnés dans le texte cité.

Le Verbe de Dieu a aussi une femme, dont saint Jean a fait mention au chapitre XII de l'*Apo-*

VISHNOU ET LAKSHMI

Lakshmi, Cri et Prithivi.

Lakshmi, dit M. de Milloué, résumant la doctrine de l'Inde, naquit dans tout l'éclat de sa beauté, de l'écume de l'Océan agité par les dieux et les asuras. Une autre légende la représente, au moment même de la création du monde flottant sur l'eau sur une fleur de lotus.

A chaque nouvelle incarnation de Vishnou, Lakshmi se réincarne aussi pour suivre sa fortune.

Elle porte alors le nom de Lokamata « Mère du monde ».

LE VERBE INCARNÉ ET MARIE

calypse: « J'ai vu un grand prodige dans le ciel, une Femme » v. 1. Nous allons voir combien sur cette Femme il y a identité de doctrine dans les Livres sacrés de l'Orient, et dans nos saintes Ecritures en Occident.

Marie immaculée, la sagesse créée, nommée par Jésus sur le Calvaire, la Femme.

C'est bien la même doctrine, lorsque Marie est proclamée par l'Eglise, vierge immaculée, au milieu de l'Océan de la déchéance à laquelle elle n'a aucune part, et en tant qu'elle est la sagesse créée, et en tant que Femme, dans la nature humaine.

L'Ecclésiastique nous enseigne la même doctrine que l'Inde, lorsqu'il dit de la sagesse créée, dont la Liturgie applique le texte à Marie : « J'étais avec lui, — le Créateur — disposant toutes choses », et c'est là cet esprit qui reposait sur les eaux, à la création du ciel et de la terre, avec l'Esprit de Dieu.

Si nous lisons les textes de notre liturgie, nous verrons que le Verbe de Dieu, qui est la sagesse incréée ne se manifeste jamais sans que celle qui est la sagesse créée lui soit associée. « L'Eternel m'a possédée dès « le commencement de « ses voies ; avant qu'il « fit aucune de ses œu« vres, j'étais déjà alors « avec lui » (Proverbes, ch. VIII, v. 22.)

Il s'agit là de la sagesse créée ; et ainsi qu'on le voit elle est toujours avec le divin Créateur.

« Quand il — le Créateur — disposait les cieux, j'y étais » v. 27, elle est donc aussi pour nous la mère du monde, celle que nos Livres saints nomment la sagesse créée, et qui est Marie dans les textes de notre liturgie.

VISHNOU ET LAKSHMI

D'après le satapatha — Brahmana, elle est fille du Prajapati (Brahma).

Elle tient presque toujours un lotus à la main.

Lakshmi est coiffée de la tiare.

M. de Milloué dit, p. 38; Vishnou a quatre bras, à sa droite Lakshmi portant un lotus, et Satyavama portant un flambeau.

LE VERBE INCARNÉ ET MARIE

Personne n'ignore que Marie est appelée la Fille du Père, en bien des textes sacrés.

Marie Immaculée est dite la Vierge des vierges ; c'est la pureté, la sans tache qui signifie le lotus dans l'Inde, pour nous, dans nos Livres saints, elle est le lys des vallées.

Marie dans les cieux est la Reine des Anges et des Saints ; elle a donc pour nous aussi le pouvoir suprême devant Dieu.

Ce qui est signifié dans l'Inde par la tiare.

Le *Cantique des Cantiques* nous montre aussi Marie et l'unique qu'elle a enfantée. Ce sont bien là celles que l'Inde appelle Lakshmi et Satyavama, qui vit dans la lumière de la régénération qu'elle a reçue par le verbe, et Marie qui lui a donné la grâce d'une nouvelle naissance. Il faut naître de nouveau, dit le divin Sauveur.

III

Maintenant, nous allons tirer quelques conclusions de ce parallélisme qui montre la parfaite unité de doctrine qu'il y a entre l'Orient et l'Occident. Il est de la plus grande évidence que, si on remonte aux traditions sacrées de l'humanité, il y a unité de vérité dans l'enseignement. La science peut donc espérer, avec fondement, que les nations ne resteront pas à jamais séparées; l'Orient et l'Occident se donneront le baiser de paix.

Personne n'ignore que dans les premiers siècles, les Evêques les plus saints n'hésitaient pas à faire avec les temples païens des églises chrétiennes. Ils prenaient les sanctuaires dédiés à Vishnou, à Minerve, à Junon, à Cérès, et, par une simple consécration, ils en faisaient des sanctuaires consacrés à Marie. Les exemples de ces faits remplissent nos annales.

Il en est de même pour les sanctuaires élevés par les Druides. Qui ne sait que le grand sanctuaire dédié par nos Pères à la Vierge qui devait enfanter, est devenu le sanctuaire souterrain de la cathédrale de Notre-Dame de Chartres? Notre-Dame-des-Miracles, si célèbre à Saint-Maur-les-Fossés, près Paris, n'est

autre chose que le sanctuaire consacré par les Druides à Bélisena, celle qui rendait la santé.

Nous le savons, les symboles et les figures sont la manifestation d'une pensée. Qui donc peut m'empêcher de voir dans la figure de Vishnou, le Verbe de Dieu fait homme, et dans Lakshmi la Vierge immaculée, celle que nos Livres saints appellent la Sagesse créée? Mais, s'il en est ainsi, je peux prendre une image de Vishnou et la consacrer à mon culte, et de même pour Lakshmi, je peux la consacrer à Marie immaculée, et sous ces titres leur rendre les devoirs du culte que nous avons coutume d'offrir aux images du Christ et de Marie.

Pour moi, si j'allais dans l'Inde, fidèle à ma foi et à mes convictions les plus sacrées de l'ordre religieux, je n'hésiterais nullement à voir le Verbe de Dieu dans Vishnou, et Marie dans Lakshmi, dès que j'aurais attaché à ces images et à ces symboles visibles, l'idée dont elles sont la prophétie. Ah! cherchons ce qui unit, et éloignons ce qui divise; nous n'avons qu'un seul et unique Créateur, il n'y a donc qu'une seule religion, pour rendre à ce Créateur les devoirs qui lui sont dus; il n'y a aussi qu'une voix unique, celle de la pureté et de la vérité, pour rentrer dans le sein de Celui qui nous a donné l'être.

L'Orient et l'Occident peuvent donc s'unir dans l'unité de la doctrine dans l'ordre religieux; c'est là l'objet de tous nos vœux et le but de ce travail. Nous allons continuer à démontrer l'unité de dogme, dans les Livres sacrés de l'Inde et dans nos Livres saints en Occident.

ÇIVA OU ROUDRA	L'ESPRIT-SAINT
Çiva est la troisième personne de la Trinité Indoue, dit M. de Milloué, page 47.	L'Esprit-Saint en Occident, est la troisième personne de la Trinité. « Je crois au Saint-Esprit », nous dit le Credo apostolique.
Moins adoré que Vishnou, sauf par ses propres sectateurs, il est assez souvent confondu avec ce Dieu et même avec Brahma, en tant que représentant l'âme suprême.	En occident aussi le Saint-Esprit est moins adoré que le Fils de Dieu fait homme, mais de nos jours il y a des personnes qui aiment à s'adresser à lui, et qui en reçoivent des grâces spéciales. Saint Jean nous apprend que le divin Sauveur promit à ses disciples qu'il enverrait l'Esprit de vérité, et néanmoins il dit de lui-même. « Je suis la vérité », c'est bien en ce sens confondre l'Esprit-Saint et le Verbe fait homme. L'Esprit-Saint est aussi Adonaï et il se confond avec Jéhova dans nos livres saints.
C'est une divinité du Brahmanisme sectaire, c'est-à-dire relativement moderne. Il ne paraît pas sous ce nom dans le Véda, mais on y trouve un autre personnage, Roudra (un des noms de Çiva), père des Marouts où des vents, qui est souvent imploré à la place d'Agni, le Dieu du feu.	L'Esprit-Saint n'est aussi connu que dans le nouveau Testament. Dans l'ancien Testament il est nommé Adonaï, et Moyse nous apprend que Dieu ne s'était pas révélé à Abraham sous ce nom. Mais Adonaï est aussi le Père des Esprits que l'Écriture appelle les ministres, sur les ailes des vents desquels il descend. L'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres en forme de langue de feu, et le divin Sauveur dit de lui : « Je suis venu vous apporter le feu sur la terre. » Il est donc facile d'implorer l'un ou l'autre, pour recevoir le feu de la divine grâce dans son cœur.
Il est probable que la légende de Roudra, se développant dans le cours des siècles, a fini par donner naissance à celle du grand et puissant Çiva.	Adonaï est devenu aussi l'Esprit-Saint, dont le Sauveur a dit : « Je vous enverrai l'Esprit de vérité et il vous enseignera toute vérité. » Saint Jean ch. XVI. — V. 13. Dans le temps du Règne de Dieu, l'Esprit - Saint va donc être mieux connu, et adoré par un grand nombre de croyants.
Dans ses représentations, Çiva est habituellement vêtu d'une peau de tigre ou d'éléphant.	En Occident, l'Esprit-Saint n'est représenté que sous la forme de Colombe, en souvenir de la colombe que Jean-Baptiste vit au baptême du Sauveur. Mais l'Inde est plus hardie dans ses symboles, la peau du tigre signifie que l'Esprit-Saint anéantit le mal sur la terre ; et l'éléphant signifie que la force du bien vient de lui. Les chants sacrés de la liturgie appellent l'Esprit-Saint le doigt de Dieu.
Il est armé de son Tricou la-Pinaka « trident », de son arc, Anguva, d'un tambour, de la massue qui se termine par un crâne humain et d'une corde ou lacet, Paça.	L'Esprit-Saint a plein pouvoir sur la doctrine, car il doit enseigner toute vérité, et toute grâce vient de lui. Il inspire tout amour pur et il détruit tout ce qui est impur, ce que signifie l'arc. Les Esprits viennent à son appel et sont à ses ordres,

ÇIVA OU ROUDRA

Il a souvent un collier de crânes au tour du cou et un daim dans sa main gauche.

Le taureau Nandi l'accompagne presque toujours.

Il est assis avec son épouse Parvati sur le taureau Nandi.

On lui donne un grand nombre de noms. Mahadéva, un des noms de Çiva, au milieu d'un cercle de fleurs, le pied appuyé sur le démon, Tripourasoura, vaincu et renversé. (M. de Milloué, page 38.)

L'ESPRIT-SAINT

ce qui est signifié par le tambour. Il a une puissance absolue sur la vie de tout être sur la terre; de même il enchaîne la force de qui il lui plaît.

Nul être ne sort de la mort pour entrer dans la vie que par l'action de l'Esprit-Saint. Il est la source de la pureté, surtout dans la transmission de la vie par la génération, c'est ce qui est signifié par le daim.

Le taureau Nandi, c'est le Christ victime d'expiation mais ressuscité, par lequel l'Esprit de vérité est envoyé. « Si je ne « m'en vais pas, dit le « Christ en saint Jean, le « consolateur ne viendra « point; et si je m'en « vais, je vous l'enverrai. » « (Ch. XVI, v. 7.)

Marie est Parvati, car sur la croix le Christ, dit à Jean : voilà votre mère. Elle est la Femme qui par l'Esprit-Saint nous donne une nouvelle naissance, celle de l'immortalité.

Les noms se tirant des fonctions, l'Esprit-Saint a aussi en Occident des noms sans nombre.

C'est par l'Esprit-Saint que Satan est vaincu et que son empire prend fin.

C'est aux hommes de l'avenir que nous nous adressons ici pour être entendus. Mais il restera acquis, car ce sera un fait démontré, qu'il y a une identité absolue entre la doctrine de l'Inde exprimée par les symboles de leurs sanctuaires, et la doctrine du *Cantique des Cantiques*.

Nous faisons des vœux pour qu'elle soit comprise avec sagesse, car tous les fruits à attendre sont dans la manière de l'entendre, dans le don de la sagesse où elle a été enseignée dans nos Livres saints.

PRITHIVI, DOURGA, MAHA-DEVI

Prithivi, personnification de la terre est donnée pour épouse au Dieu. (Çiva, page 54).

Elle joue différents rôles et selon chacun d'eux porte un nom différent.

Comme déesse bienfaisante, elle se nomme Ouma, « type de beauté; ou « Gauri », jaune et brillante.

Elle est Dourga, sous sa forme terrible « celle qu'il est difficile de fléchir ».

Dourga est au Musée Guimet, sous un assez grand nombre de figures. Elle a tantôt dix bras et huit bras, et quelquefois quatre.

Elle tient la tête de Mahishasoura. Elle a des attributs dans chacune des mains de ses bras. Nous expliquerons la signification de chacun des attributs.

Elle est Kali ou Çyama « la noire ».

Elle est Maha-Kali, la grande noire.

MARIE, LA FEMME DE SAINT JEAN, LA JUDITH VÉRITABLE.

Marie en tant que la Sagesse créée était l'Esprit qui était porté sur les eaux dès la création. Elle est pour les chrétiens l'épouse du Saint-Esprit, pour nous donner la seconde naissance, celle de l'immortalité, qui nous a été promise par le divin Sauveur.

Les noms sont donnés à cause des fonctions, et si les fonctions varient, les noms sont divers, telles sont les lois qui président au langage humain. Marie a donc aussi parmi nous, en Orient et en Occident, différents noms.

L'Église dit aussi de Marie, « tu es toute belle » et elle est pour nous la médiatrice toute-puissante. Saint Jean nous montre Marie comme revêtue du soleil, elle est donc aussi pour nous « jaune et brillante ».

Marie est représentée dans nos Livres saints par Judith; c'est elle qui coupe la tête à Holopherne pour délivrer son peuple.

Le *Cantique des Cantiques* qui célèbre Marie dans le sens archétype, nous montre aussi Marie « terrible comme une armée rangée en bataille », ce qui est la plus grande force qui soit possible sur la terre. Moyse nous dit aussi que c'est la postérité de la Femme, c'est-à-dire Marie, qui écrasera la tête du serpent. Débora aussi est une figure prophétique de Marie. Jeanne d'Arc avait en elle l'esprit de Marie pour délivrer des Anglais le royaume de France, à cause des destinées qui sont réservées par le ciel à la nation française.

Nous avons aussi bien des images de Marie sous le titre de Vierge noire, ce qui veut faire entendre qu'elle n'est pas d'essence divine, mais une pure créature. « Je suis noire, « dit le *Cantique des « cantiques*, mais je suis « belle. » (Ch. I, v. 6).

**

PRITHIVI, DOURGA MAHA-DEVI

Elle est Chandi et Chandika, « l'orgueilleuse, la violente » dit M. de Milloué, nous croyons qu'il serait plus exact de traduire « la magnifique ».

Le plus souvent on lui donne le nom de Dévi « déesse » où Maha-dévi « grande déesse. » *Catalogue du Musée Guimet*.

MARIE, LA FEMME DE SAINT JEAN, LA JUDITH VÉRITABLE.

Marie est la première créature. « Je suis née avant toute créature ».

Esther est une image de Marie, et à ce titre elle est dite la « magnifique. » Mais elle nous fait aussi violence pour nous mettre en possession du royaume des cieux qui n'est donné, nous dit l'évangile, qu'à ceux qui savent mourir à eux-mêmes. A ce titre Marie est aussi violente pour nous.

Marie pour les chrétiens est Reine des anges et des hommes. Le mot déesse est pris en mauvaise part parmi nous ; en réalité ce mot équivaut à Reine, ou bien c'est le féminin du mot de nos Livres saints : « je le dis, vous êtes des Dieux », que le divin Sauveur applique aux hommes. Si le mot : Dieu est dans nos Livres saints il comprend dès lors le mot Déesse, qui est le féminin du mot Dieu.

L'Ecclésiastique dit de Marie : « *J'ai été créée* « dès le commencement, « et je suis née avant « toute créature. » (Ch. XXIV, v. 14, et 5.) Elle est donc la première et la plus grande. C'est ce que nous dit aussi l'Inde.

LE SYMBOLE DU LINGA PERSONNIFIANT ÇIVA

Au premier rang des symboles de l'Inde qui personnifient Çiva, il faut placer le mystérieux Linga ; mais c'est là un symbole que notre Occident ne peut comprendre. Les hommes de l'Occident ne savent pas voir dans cette figure ce que l'Inde sait si bien y reconnaître, un symbole religieux dans l'ordre le plus pur et le plus saint, puisqu'il en fait la personnification de la troisième personne de la Trinité.

A qui donc devons-nous donner raison ? Est-ce à l'Inde, mais alors il faut pénétrer les raisons qu'il y a, pour conserver dans leurs sanctuaires les plus vénérés, un symbole, qui n'est aux yeux des hommes de l'Occident qu'un symbole d'impureté. Hélas ! C'est encore l'Inde qui va avoir raison, car elle a conservé en cela les vraies traditions primitives.

Mais ce qu'il y a de plus digne d'étonnement, c'est que tandis que nos missionnaires en Orient se voilent la face devant le symbole du Linga personnifiant Çiva, et qu'ils crient au scandale, en accusant d'immoralité ceux qui admettent ce culte et ses symboles, ils portent dans leurs mains un Livre qu'ils affirment être divinement inspiré, et qui enseigne *ex professo*, dans son sens littéral divin, qui fait foi en matière d'enseignement, une doctrine absolument semblable à ce qui est signifié par le Linga.

Aussi si les Brahmanes connaissaient nos Livres saints, ils pourraient nous dire : mais comment pouvez-vous nous blâmer de placer dans nos sanctuaires le mystérieux et sacré symbole du Linga, puisque vous même vous donnez comme un enseignement divinement inspiré une doctrine qui n'est autre que ce que signifie pour nous ce symbole ?

Il ne saurait donc, pourraient-ils nous dire, y avoir de différence, que parce que nous mettons sous les yeux de tous le mystérieux symbole, tandis que vous faites le silence sur le sens divin de votre *Cantique des Cantiques*. Mais tout cela n'est pas à votre avantage. Si c'est une doctrine sainte, pourquoi la gardez-vous sous le voile du mystère ? Dans ce cas, ou vous la réservez uniquement pour des initiés, ou à force de la voiler vous ne connaissez plus le sens littéral de vos Livres saints.

Mais s'il est vrai qu'en Occident le sens littéral d'un Livre reconnu comme divinement inspiré, n'est pas connu, même parmi les docteurs, ne vaut-il pas mieux alors mettre sous les yeux de tous nos symboles sacrés, au risque de subir de fausses accusations d'immoralité, que d'être réduits à ignorer une doctrine dont le Saint-Esprit a confié le dépôt. Ce n'est pas le livre qui est confié à votre fidélité, c'est la doctrine qu'il enseigne, et cette doctrine vous l'ignorez, vous la foulez aux pieds ; vous êtes donc coupables du crime contre l'Esprit-Saint.

LA DOCTRINE DE L'INDE SIGNIFIÉE PAR LES SYMBOLES DU LINGA ET DU YAB-YUM-CHUD-PA

Dans le catalogue du Musée Guimet, M. de Milloué se propose de faire connaître les symboles et les figures des vitrines du Musée. Il fait un résumé de la doctrine, mais il n'expose pas la signification des figures représentant la doctrine de l'Inde. Nous allons donc faire ici ce travail, en prenant pour fondement les objets du culte, dont nous ferons connaître la vraie signification. Voici les trois objets qui vont servir de base à notre exposé sur ce point fondamental :

Le Linga, dit M. de Milloué, est une figure symbolique personnifiant le Dieu Çiva, en tant que créateur (il serait plus exact de dire en tant que principe du droit de génération et de procréation, qui ont été délégués à la nature humaine, par sa création).

« Dans sa forme matérielle, il représente simplement le mortier en pierre dans lequel se broyait le soma avec son pilon dressé au milieu ; dans sa forme symbolique, il figure Mahedeva dans la Yoni. »

« On trouve des Lingas de toutes dimensions, depuis les modèles minuscules, comme ceux qui sont ici au Musée, jusqu'à des monuments de plusieurs mètres de hauteur. » Voir p. 48-49.

La seconde figure est classée dans la vitrine du Bouddhisme Tibetain. Cette classification nous importe peu, il nous suffit que ce symbole appartienne au culte de l'Orient, et ait une signification qui soit l'expression fidèle de la doctrine de l'Inde. Voici le symbole :

« Taureau en incubation avec une femme. Il « porte une sorte de harnais, ou de couverture « sur son dos, et sur sa tête un drapeau, Der- « chok. » Page 65.

« La troisième figure du Musée est dite : « Yab-Yum-Chud-Pa, » le Père qui embrasse la Mère. « Cette figure a dix têtes, dont une « de taureau. Huit de ces têtes sont disposées « en cercle et les deux autres étayées au-dessus; « elles sont toutes couvertes de crânes humains. « Il a trente-quatre bras armés d'attributs « divers. Ses seize jambes reposent sur des « démons et des animaux terrassés. Il tient « dans ses bras une femme à trois yeux, la « tête couverte d'une couronne de crânes. » (Voir : *Catalogue*, p. 60).

Il est très certain, et nul ne saurait le révoquer en doute, que le Linga dans la Yoni est l'objet d'un culte dans l'Inde.

Mais qu'entend l'Inde par ce culte? C'est ce qu'il est nécessaire d'exposer; mais avant tout il faut exclure tout idée d'immoralité, pour un grand nombre de raisons très décisives. En premier lieu, ce culte est public, et nul ne saurait admettre que dans un sanctuaire, en un culte public, une doctrine qui serait considérée comme immorale puisse être tolérée. Or ce culte remonte à la plus haute antiquité, il fait partie des traditions primitives; ce serait dès lors une longue série de générations qu'il faudrait accuser. Une accusation de ce genre ne saurait être admissible, car tous les voyageurs sont unanimes à affirmer que si ce culte est odieux aux Européens, il en est tout autrement aux yeux des habitants de l'Orient, car loin de se présenter pour eux avec un caractère d'immoralité, il est un objet de piété et de dévotion.

Mais comment peut-il en être ainsi ? Le voici, car ce culte a son fondement sur des traditions primitives et sur une doctrine de vérité.

L'Inde croit, selon le récit de Moyse, que la première femme a fait sa chute par l'acte qui est représenté par le Linga dans la Yoni. Dans cette croyance, l'Inde est dans la vérité, ainsi que le savent tous ceux qui savent entendre le récit figuré de Moyse dans la Genèse.

Ils croient aussi que cet acte, qui a produit la déchéance de la nature humaine, n'a son remède que dans le même acte, opéré dans ce cas sous la direction de la divinité. Ils font profession que c'est Çiva, qui correspond à notre Esprit-Saint, qui doit présider à cet acte pour le sanctifier.

Il n'y a rien là qui ne soit très fondé et conforme à toutes les lois et les règles de la sagesse divine.

L'Inde n'a pas peur des symboles. Si telle est sa doctrine, il était logique qu'elle rendît un culte à l'objet qui devait faire rentrer la nature humaine dans les droits de la création. C'est ce qu'elle a fait.

Ses Pères, les maîtres de la sagesse, lui ont confié cette tradition, elle a gardé ce dépôt avec fidélité, et c'est la raison pour laquelle nous voyons l'Orient conserver à travers la longue série des siècles le culte sacré du Linga dans la Yoni.

L'heure est venue où l'Occident va admettre aussi la vérité de cette doctrine.

A la clarté des principes que nous venons d'exposer, il est facile de comprendre la signification du Taureau en incubation, qui est au Musée Guimet.

Le Taureau dans l'Inde est ce qu'il était dans les sacrifices prescrits par Moyse, c'est l'image de celui qui doit donner sa vie pour racheter le genre humain.

Le Taureau est représenté en incubation, parce que le Christ répare la faute commise par Adam dans l'Éden. La couverture qu'il a sur le dos signifie que le Christ a accompli son œuvre d'expiation et qu'il est dans la gloire qu'il a méritée, et c'est ce qui nous fait entendre le drapeau qui flotte sur sa tête. L'Epouse du *Cantique des Cantiques* dit : « Son étendard sur moi est amour. » (Ch. II, v. 4.) L'Inde ne dit pas autre chose.

A l'égard du symbole : Yab-Yum-Chud-Pa, « le Père qui embrasse la Mère, » ce n'est pas autre chose que ce qu'enseigne le *Cantique des Cantiques* au chapitre VII, verset 8, où nous lisons : « J'ai dit, je monterai sur le palmier. »

Les dix têtes, dont une de taureau, signifient la même chose que les dix sephirots de la Kabbala ou tradition juive, dont une est celle du Christ. La couronne de crânes nous dit que c'est par cet acte que ceux qui sont morts re-

trouvent la vraie vie, comme le prophétise Ézéchiel.

C'est par cette voie que la nature humaine recouvrera toutes les puissances qui sont signifiées par les trente-quatre bras de Yab-Yum-Chud-Pa.

Les jambes signifient les affections, or les affections de celui qui est symbolisé s'étendent sur tous les êtres, démons chassés, hommes soumis au châtiment, animaux placés sous le joug d'une corruption qui n'est point la leur.

La femme à trois yeux, c'est la femme dans le par amour, dans la triple vitalité de son être. C'est par la Femme que les êtres revêtus de la nature humaine sont tombés dans la mort; c'est par elle qu'ils rentreront dans la vie : voilà la doctrine de l'Inde.

LA DOCTRINE DU CANTIQUE DES CANTIQUES CONCERNANT L'ÉPOUSE, L'ÉPOUX ET LE ROI

Il s'agit de démontrer que la doctrine qui est enseignée par le *Cantique des Cantiques* est absolument identique à celle de l'Inde qui est exprimée par le culte du Linga et par la signification des symboles dont nous avons exposé le vrai et unique sens.

Pour faire cette démonstration, nous n'avons pas l'intention d'expliquer le texte divinement inspiré dans un sens accommodatice, nous entendrons le vrai sens littéral, qui fait loi en matière d'enseignement. C'est le sens littéral qui est divin, qui exprime une doctrine identique à celle de l'Inde, telle qu'elle est connue par les symboles du Linga et du Yab-Yum-Chud-Pa.

Quel est le but que se propose Salomon dans le *Cantique des Cantiques*? L'auteur divinement inspiré selon l'enseignement de l'Église, veut nous montrer la réintégration de l'Épouse, qui est l'objet de ce chant dans les droits primitifs de la création.

Il suppose la connaissance de la chute par Ève et Adam, telle que Moyse l'a racontée; mais il entend que ceux qui le lisent ont soulevé le voile des figures dont Moyse a fait usage à cause de la nature du sujet. Ève n'a pas seulement mangé du fruit de la science du bien et du mal, elle a accompli avec Satan l'acte que l'Inde exprime par le symbole très clair du Linga dans la Yoni.

La nature de la chute est bien connue, Salomon enseigne que la réintégration dans les droits primitifs de la création doit s'obtenir par la même voie. C'est le principe posé par M. Pasteur que le virus de la rage doit être guéri par des inoculations du ferment rabique.

Mais pour atteindre le but proposé, il faut agir avec sagesse, car la réintégration dans les droits de la création ne s'obtient qu'en tant qu'on procède avec une profonde sagesse dans ces voies. C'est ainsi que tout le procédé préconisé par M. Pasteur consiste à obtenir des atténuations du virus rabique, et à l'aide des inoculations et des atténuations faites avec sagesse, à parvenir à la guérison du virus rabique.

Aussi Salomon fait intervenir un trio dans le *Cantique des Cantiques*. Il y a celui qui a reçu le don de sagesse du ciel, et c'est celui qui dirige l'Épouse. Il y a là des actes de l'ordre spirituel, il est vrai, mais qui ne sont pas moins des actes aussi réels pour l'Épouse que l'a été l'acte d'Ève avec Satan dans l'Éden.

Voici le texte de Salomon, chapitre v, verset 4 : « Mon bien-aimé a avancé sa main par le « trou, et mes entrailles ont été émues à cause « de lui. » Il s'agit là selon le texte sacré d'un acte, selon un mode spirituel, il est vrai, mais réel, tel que l'Inde l'exprime par le symbole du Linga dans la Yoni.

Nous avons fait un exposé du *Cantique des Cantiques*, en commençant par les premiers mots : « qu'il me baise d'un baiser de sa « bouche (ch. I, v. 1). » Jusqu'au dernier mot de ce chant nuptial, et nous n'avons pas laissé un seul mot du texte divinement inspiré sans explication ; ceux qui liront ce traité n'auront plus aucun doute sur le sens littéral de ce texte sacré.

Nous n'ignorons certes pas qu'il y a aussi le sens archétype, qui est vrai aussi, mais ce sens-là ne fait que confirmer l'existence du sens littéral divin qui fait foi en matière d'enseignement pour nos Livres saints.

Il faut bien entendre que ce n'est pas une certaine partie du *Cantique des Cantiques* qui enseigne la même doctrine qui est exprimée dans l'Inde par le symbole du Yab-Yum-Chud-Pa, « le Père embrassant la Mère » c'est le chant en entier. C'est le but même du Livre sacré, et il n'y a pas un mot qui ne tende à cette fin.

Maintenant comment expliquer que le monde chrétien, et ici il s'agit des catholiques et des protestants, se montre si scandalisé de la doctrine de l'Inde, alors que les Livres saints qu'elle présente à tous comme divinement inspirés, enseignent la même doctrine. L'histoire des Juifs est là pour nous éclairer à ce sujet. Qui avait plus de respect pour les Livres de l'Ancien Testament que les Juifs? Il suffit de voir ce qu'ils en pensent encore, et néanmoins ils ne voient pas que le Messie de ces Livres saints doit être une victime expiatoire.

Les catholiques depuis dix-huit siècles, les protestants depuis qu'ils ont pris naissance, ont beau affirmer aux Juifs que les prophètes en-

seignent que le Christ sera une victime d'expiation, pour eux ils ne veulent voir que les textes qui enseignent que le Christ qu'ils attendent sera glorieux.

Il est de même au temps du Règne de Dieu où nous sommes ; ni les catholiques, ni les protestants ne veulent entendre que le Christ doit avoir son Règne sur la terre. Aussi le sens littéral divinement inspiré du *Cantique des Cantiques* reste pour eux un livre scellé.

Il en est toujours ainsi dans toutes les phases de l'humanité. Lorsque l'heure est venue où un grand progrès doit s'accomplir, il se forme toujours deux camps, le camp des hommes du passé, qui veulent le *statu quo*, et que rien n'avance, et il y a le camp des hommes de l'avenir, qui sont ceux du progrès.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

L'Inde a conservé dans ses traditions, par les symboles et les figures de son culte, la doctrine des droits primitifs de la Création ; elle sait dès lors que malgré la déchéance, la nature humaine rentrera en possession des droits originaires que le divin Créateur lui avait donnés, lorsqu'elle sortit de la puissance créatrice. Mais parce que l'Inde est contemplative, et qu'elle ne possède pas des procédés rigoureusement scientifiques, elle n'a pas su conserver la doctrine des conditions essentielles de la réintegration des êtres dans les droits primitifs de leur création.

En Occident, nous n'avons pas su pénétrer les grands mystères qui sont cachés dans les Livres saints qui sont acceptés comme divinement inspirés. Il y a eu divorce entre la science qui s'appuie sur les procédés scientifiques et la science qui a son fondement sur l'ordre de la révélation, et cette division ne nous a pas permis de connaître la voie pour la réintégration de la nature humaine dans les droits originaires pour réparer les funestes effets de la déchéance.

Aussi il est facile de voir combien un accord entre l'Orient et l'Occident serait fertile en heureux résultats, pour le bien de l'humanité et pour la bénédiction des peuples et des nations. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir des hommes ouverts aux destinées de l'avenir se tourner vers l'Orient. Il s'est formé une société, qui a des membres à Londres, à Paris et en divers lieux, qui a pour but de se livrer à des études sur l'Inde, en vue de faire connaître parmi nous la science de l'Orient. Nous applaudissons de grand cœur au dessein de cette société, qui ouvre des voies nouvelles à la science de l'ordre religieux.

Par la fondation du Musée des religions, M. Émile Guimet a rendu aussi un service immense à la science. Mais il faut chercher surtout l'harmonie entre l'Orient et l'Occident. C'est là le but que nous nous sommes proposé dans notre travail, en comparant la doctrine des Livres sacrés de l'Inde, et celle de nos Livres saints, en Occident. La première partie est claire et concluante ; mais la seconde partie exigera des éclaircissements pour bien entendre la doctrine de l'Inde. Malgré tout nous espérons mener à bonne fin notre œuvre. L'avenir montrera que nous avons ouvert la vraie voie de la science, et déjà nous saluons l'aurore du jour où l'Orient et l'Occident se donneront le baiser de paix, sur le terrain de l'ordre religieux et de l'ordre rationnel, unis dans la vérité, qui est une comme Dieu est unique, principe et fin de tous les êtres.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Docteur JOHANNÈS

SCIENCES OCCULTES

L'Initiation

L'Initié, personnage que l'antiquité révérait comme le modèle de toutes les qualités humaines, est aujourd'hui si rare et si caché qu'on ne croit plus à son existence. Comme on ignore les vertus et les connaissances de ceux-là même qui ont étonné le monde, ils passent pour des imposteurs d'une espèce particulière ou, tout au moins, pour des hallucinés, victimes de grossières superstitions. Car, c'est une figure banale que celle qui nous représente tous les *fantômes de l'ignorance antique* fuyant en désordre comme des oiseaux de nuit, devant les *rayons éclatants de la science moderne*. Il n'y a pas jusqu'aux personnes les plus familières avec les phénomènes psychiques qui n'ignorent ou méconnaissent l'Initiation.

En dépit de ces préjugés pourtant, elle n'a jamais été interrompue : il ne serait pas même difficile de la suivre à travers l'histoire des temps modernes, dans l'Occident seulement, depuis l'école d'Alexandrie, par le souvenir d'Avicence, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, d'Agrippa, de Paracelse et de la secte des Rose-Croix jusqu'aux rares francs-maçons de

notre temps qui savent encore les *secrets*. Et je ne serai certainement démenti par aucun de ceux qui ont pu mériter la confiance de quelque initié en affirmant combien ils ont été charmés de l'étendue de sa science, de la grandeur et de la bonté de son âme, de la pureté de son cœur ; combien il leur a paru supérieur en tout.

Les événements rappellent aujourd'hui, de ce côté, l'attention publique. Des livres extraordinaires comme la *Mission des Juifs*, l'*Isis dévoilée*, le *Monde occulte*, la *Voie parfaite*; des revues savantes comme le *Théosophiste* de l'Inde et le *Sphinx* en Allemagne, ont fait voir que la culture de l'*Occulte*, objet de l'Initiation, ne va pas sans une science profonde, sans une vaste érudition, ou ne messied ni à des intelligences reconnues, ni à des savants aussi réputés qu'Alfred Wallace, que Barret, que Du-Prel, que Maitland.

Aussi, ce dernier, a-t-il pu dire récemment (dans le numéro de juillet 1886, du *Light*) : « Le réveil actuel du Mysticisme, fait patent « à tous les yeux, que l'on méconnaisse ou non « sa signification, a été constaté déjà par des ob- « servateurs compétents comme l'un des ca- « ractères les plus remarquables de notre « époque. »

Sous l'influence de cette impulsion, bien des intelligences anxieuses, comme nous le sommes presque tous en ce siècle d'ardentes recherches, aspirent en ce moment à l'Initiation comme à une source nouvelle de vérité.

Il peut donc être intéressant pour le lecteur d'avoir quelques idées précises bien que fort sommaires sur cette Initiation si mystérieuse encore. Essayer de les donner est le but de cette étude. L'auteur doit cependant déclarer avant tout qu'il n'est qu'un très humble étudiant, et qu'il ne faut rien attendre ici qui soit d'un maître : Toutefois, il n'exposera rien non plus, sur la science occulte qui lui soit personnel. Ce travail, simple programme soumis au lecteur, à défaut d'ouvrage élémentaire du même genre, n'est qu'un résumé de quelques-uns des remarquables ouvrages qui ont récemment divulgué ces antiques doctrines; la disposition seule en est originale.

∴

L'Initiation est tellement ignorée de nos jours que, pour arriver à formuler, comme on vient de l'annoncer, sa description tant soit peu précise, il est nécessaire d'en donner tout de suite une première définition grossière, sauf à la rectifier plus tard. Sans cela, le plan même de cet essai serait beaucoup plus difficile à expliquer.

Figurons-nous donc dès maintenant l'Initiation commeune éducation graduelle où l'élève, instruit préalablement de ses possibilités au moyen d'un exposé dogmatique et encore hypothétique, développe en soi, par ses propres efforts, des facultés transcendantes dont il ne possède actuellement que le germe, et grâce auxquelles il doit acquérir des certitudes et des sentiments d'un ordre toujours croissant. Elle se compose, pour ainsi dire, d'une série de sphères concentriques, énumérées plus loin, que l'esprit du néophyte est appelé à remplir comme par une expansion accélérée, chacune de ces sphères servant de point d'appui pour atteindre la suivante.

Son but est d'amener l'esprit humain à la perception des Principes, de l'Infini et de l'Absolu, inabordables sans cela pour lui.

On se propose ici de justifier d'abord la légitimité de l'Initiation ainsi comprise en montrant :

1° Qu'elle constitue, malgré les apparences, une méthode d'enseignement et d'étude conforme à celle de nos sciences modernes, mais avec un développement différent de ses éléments.

2° Que l'exposé dogmatique et hypothétique qu'elle offre, comme première base, au néophyte est précisément la synthèse vers laquelle tendent actuellement nos sciences ; qu'ainsi cette synthèse est comme le degré primaire et fondamental de la science occulte, laquelle est d'ordre supérieur.

3° Que, par suite, l'Initiation, toujours aussi nécessaire que jamais, est encore aussi possible à notre époque qu'à toute autre.

On exposera ensuite, avec un peu plus de détails :

4° La théorie générale qui sert de point de départ à l'Initiation.

5° Les pouvoirs et les devoirs qui en résultent pour le néophyte.

6° Les divers degrés de l'Initiation elle-même avec les études et les pratiques qu'ils comportent.

7° Comme conclusion, on proposera un plan d'études pour le néophyte qui aspire à l'Initiation ou autrement dit, un projet de programme pour le débutant en science occulte.

Chacun de ces sujets fournirait aisément la matière d'un volume; il ne faut donc s'attendre à en avoir ici qu'un rapide aperçu, propre tout au plus à signaler les principaux problèmes qu'ils comportent ; sauf à les reprendre par la suite, si le lecteur y trouve intérêt.

C'est comme un sommaire que cette Revue ne pourra sans doute épuiser avant bien des années, s'il lui est donné de vivre assez pour le développer. C'est aussi, un peu, une première justification de son titre.

CHAPITRE I

COMPARAISON DE LA SCIENCE ORDINAIRE ET DE LA SCIENCE OCCULTE

Le néophyte, à ses débuts, reçoit l'enseignement dogmatique et sommaire d'une grande synthèse qui lui donne une première notion des connaissances auxquelles il peut aspirer et des difficultés qu'il doit vaincre. Il se met ensuite à l'œuvre, sous la direction de ses maîtres, pour réaliser graduellement par ses propres efforts les sciences et les pouvoirs annoncés.

Il n'y a rien, jusque là, qui diffère des méthodes reconnues et pratiquées dans l'enseignement ordinaire, au moins dans ses degrés supérieurs; mais voici où la divergence semble commencer.

Ce que l'on promet au néophyte, c'est la perception directe de l'Invisible, d'abord, et, plus tard des principes absolus et qui sont, pour nous, du domaine fort discuté de la métaphysique. Et, pour y arriver, il peut développer en lui, à ce qu'on lui enseigne, jusqu'à un degré de certitude qui nous est inconnu, cette faculté qui s'annonce chez l'homme ordinaire par l'imagination, l'invention, l'inspiration, et dont le produit le plus élevé, dans l'ordre scientifique, est encore la métaphysique.

Par là, il va sembler, sans doute, à la majorité des intelligences de notre temps, que l'Initiation, en complète opposition avec notre méthode scientifique, n'est qu'un dernier vestige de cette ignorance que nous nous plaisons à attribuer aux temps anciens.

S'adonner à la recherche des principes, et les demander à l'intuition! n'est-ce pas aujourd'hui la chimère par excellence? On entend, en effet, répéter partout qu'il n'est pas permis de demander la certitude à d'autres méthodes que l'observation et l'expérimentation, sources uniques de nos sciences modernes; c'est le mot d'ordre, et tout livre qui ne commence point par le prononcer, n'est ouvert, s'il l'est, qu'avec beaucoup de méfiance. C'est pourtant un préjugé véritable que plus d'un savant, sans doute, a malheureusement contribué, faute d'un examen suffisant, à répandre dans le public, mais qui est bien loin d'être partagé par tous, surtout par les plus grands.

Il est donc indispensable que nous nous entendions bien nettement, avant tout, sur ce point en examinant avec soin le but et la méthode de nos sciences modernes.

***

Un premier malentendu porte sur le terme même de science.

La Science! Il semble qu'on entende un héraut annonçant la Souveraine du jour qui se montre un instant pour recevoir les hommages de ses sujets, soit qu'elle daigne leur exposer avec familiarité quelques-unes de ses dernières méditations, soit qu'elle vienne annoncer quelque décret nouveau? Et quand les portes de son palais se referment sur elle, les acclamations du peuple couvrent longtemps encore le bruit de ses orageux conseils ministériels où tant de questions s'agitent en vain.

N'est-ce pas elle qui nous a donné le gaz, la vapeur, le télégraphe, et ces mille douceurs qui ne font qu'accélérer la fièvre de notre siècle en rendant plus moelleuse la couche où il s'agite sans pouvoir se calmer? Malheur donc à celui qui, dans sa folie, mettrait en doute la divinité de cette impératrice; c'est elle qui dispense au peuple ces largesses toujours appréciées par dessus tout; *panem et circenses!* et le peuple l'encense dans sa reconnaissance aveugle, sans vouloir discuter son infaillibilité.

Si la vapeur et l'électricité, modifiant le temps et la distance, confondent aujourd'hui des peuples qui s'ignoraient hier, c'est à la science qu'on l'attribue, et l'on oublie que non seulement elle fut la plus étonnée de ces résultats, mais encore que loin de les chercher et de les prévoir, après les avoir niés, même, assez souvent, elle ne sait ni les guider ni les maîtriser.

Si les nations se rapprochent par l'usage imprévu de ses produits, c'est à la science qu'on en rend grâce, et l'on oublie que c'est par ces mêmes produits que les peuples se détruisent aussi plus rapidement. On oublie que toute cette industrie éblouissante est née des passions d'une spéculation avide, servie par la science; on oublie qu'elle concentre les peuples en quelques grands foyers de corruption physique et morale, où elle engraisse le falsificateur aux dépens du pauvre et du faible qu'elle empoisonne de plaisirs frelatés.

La science est partout impuissante devant les masses que ses découvertes matérielles ont ébranlées malgré elle et sans elle, mais pour le moment, le peuple jouit et partout la science est adulée.

Et comment cette souveraine a-t-elle découvert et fourni tant de trésors?

Par l'observation et l'expérimentation seules!

Donc plus de rêveries métaphysiques; plus d'abstractions! La science ne doit connaître qu'un but : l'industrie, le bien-être; le reste, s'il y a un reste, viendra par surcroît.

Qu'on ne parle plus d'autre méthode que l'observation et l'expérience. Elles seules nous ont valu ces délicieux produits! Qu'étaient sans elles nos pauvres aïeux?

Voilà ce qu'on dit, voilà ce qu'on voit, pour parler comme Bastiat, et voici ce qu'on ne voit pas, en outre de l'impuissance constatée tout à

l'heure. C'est d'abord qu'une très petite partie seulement de la science a été l'occasion, non la cause de ces progrès matériels, et que cette partie est, à peu près exclusivement bornée aux sciences mécaniques, physiques et chimiques, c'est-à-dire à la connaissance du monde inerte. Ebloui, cependant, par des conséquences fatales, on a voulu étendre à toutes les connaissances le but et les procédés principaux, non pas fondamentaux, comme nous le verrons, de ces sciences mécaniques. — De sorte que lorsqu'on emploie aujourd'hui l'expression : « *La Science* », cela signifie, pour la plupart des esprits, à la fois :

1° L'état des connaissances de l'esprit humain, prises dans leur ensemble, dans leur unité, ou autrement dit, la totalité de nos connaissances et de nos tendances intellectuelles. — Ce qui est fort juste ;

2° Et le but pratique en même temps que les procédés principaux, confondus souvent avec la méthode, des sciences physico-chimiques en particulier, but et procédés que, par une extension abusive, on considère comme le seul but et la seule méthode légitimes de toutes les autres sciences et de leur ensemble.

Ce qui n'est nullement justifié.

Commençons donc par éviter cette confusion, en ne désignant par le terme « *La Science* » que l'ensemble harmonique des connaissances et des tendances de l'esprit humain, sans rien préjuger sur son but et sa méthode.

La Science ainsi comprise n'est plus seulement le meilleur instrument de l'homme, c'est l'expression même de l'homme tout entier, le témoignage de sa divinité, le gage de son immortalité ; il n'est pas une de ses tendances qui n'y participe. Mais aussi, cette science là n'a pas le droit d'être impuissante contre les forces qu'elle met en jeu ; elle doit, elle peut, éclairer à la fois tous les points de son horizon et n'y avancer qu'avec sûreté.

* *

Un second point à discuter au sujet de nos sciences ordinaires est celui de leur but dont nous avons dû dire quelques mots déjà.

Il est inutile, sans doute de s'attarder à combattre davantage l'opinion que l'industrie soit l'objectif principal de la connaissance ; l'école Saint-Simonienne n'est plus et l'école positiviste, son héritière, couronne son édifice par la sociologie qui embrasse les beaux-arts, la morale, le perfectionnement de l'humanité, voire même, dans l'esprit du maître et de ses disciples directs, une religion !

D'ailleurs l'opinion publique n'a jamais confondu l'inventeur industriel avec le savant, désintéressé, pour ainsi dire, du monde pratique, et c'est à celui-ci qu'elle réserve ses principaux hommages.

Enfin il serait trop aisé de montrer que les connaissances scientifiques exploitées par l'industrie ne constituent qu'une très petite partie de la science ; la plus grande étendue de son domaine reste stérile pour la pratique, et il est rare que ses découvertes soient inspirées par un besoin industriel.

Quel est donc le but que poursuivent les savants ? quelle est la fin vers laquelle tend cet instinct invincible, ce désir de savoir auquel ils obéissent ? Beaucoup ne se le demandent même pas, mais il est aisé de le voir en remarquant que la science n'a détruit aucune école philosophique ; nos savants se partagent encore comme de tous temps entre le matérialisme, le spiritualisme et le scepticisme. Au fond, ce dont il s'agit, c'est donc encore et toujours le grand problème du sphynx :

— Qu'est-ce que l'homme ? — Où est-il ? — D'où vient-il ? Où va-t-il ?

Toutefois, les positivistes ont donné à la recherche de ce problème une tournure à laquelle il faut s'arrêter. Comme les autres sceptiques, ils se différencient des matérialistes et des spiritualistes en opposant la science à elle-même pour la nier, mais seulement dans une certaine mesure, non dans son essence. Ils reconnaissent bien à l'humanité des tendances, un progrès vers un but ; ils déclarent bien que ce but ne peut-être atteint que par la science, mais il refusent tout avenir à l'individu en affirmant non seulement que la science qui suffit à l'humanité est celle qui ne connait que de la matière, de ses propriétés et de ses lois, mais encore qu'aucune autre science n'a de fondement réel ; autrement dit, en niant l'absolu. Cette conclusion, appuyée sur un enchaînement fort remarquable des sciences, est tirée de cet autre principe que la science positive ne s'occupe ni de la fin des choses ni de leur cause première, principe qu'on donne lui-même comme l'expression de la méthode dite expérimentale et d'observation.

Cette négation philosophique de la philosophie doit nous occuper particulièrement, car si elle est fondée, qu'aurons-nous à parler plus de principes, d'infini, d'initiation ?

Nous devrons revenir plus loin sur la certitude des sciences ; actuellement nous n'avons qu'à nous demander s'il est vrai que la science positive ne recherche ni la cause première ni la fin des choses. Cette assertion n'est, au fond, qu'une forme nouvelle de la pensée qui a créé, ou pour mieux dire rajeuni l'observation et l'expérience en réagissant au XVIe siècle contre la recherche de la vérité à priori. Elle signifie ceci et rien de plus : Notre méthode consiste non pas à descendre d'une cause première ou d'une cause finale pour en déduire les phéno-

mènes et les lois qu'elle renferme, mais au contraire, à expliquer un phénomène par ses causes prochaines, en negligeant toutes les autres.

En donnant cependant à ce simple fait la forme rappelée plus haut, on lui prête une extension qu'il n'a pas en réalité, car de ce qu'au moment où l'on étudie un phénomène, ou un ordre de phénomènes, on néglige ses causes premières ou finales, il n'en résulte pas que *la Science*, dans son ensemble, puisse aussi les négliger. La science positive elle-même ne le fait pas autant qu'elle le prétend, car les causes prochaines d'un phénomène quelconque se trouvent dans un autre phénomène plus général dont elle cherche ensuite la cause prochaine plus générale encore, et elle arrive ainsi forcément à cette région intermédiaire où le relatif et l'absolu se confondent. On ne peut cependant s'y arrêter ; à cette région, il est impossible, en effet, de fixer les limites de cet horizon ; elles sont limitées dans le sens mathématique, comme la somme des termes d'une série, comme toute approximation d'un incommensurable ; en les poursuivant, on ne peut éviter de mettre le pied sur le domaine métaphysique.

Donc la science positive, tout comme celle spiritualiste qui les affirme, ou comme la matérialiste qui en prétend démontrer le néant, a pour objectif, quoiqu'elle en dise, les causes premières et les causes finales des choses. Seulement elle les poursuit pas à pas, en partant d'en bas, contrairement à la science à priori, qui essaye de partir d'en haut ; mais sa poursuite n'en est que plus illimitée.

Aussi les positivistes eux-mêmes s'entendent-ils assez mal sur le principe en question. Sans le montrer par un exposé des instructives divergences de leur école, je n'en veux la preuve que dans cette citation de l'un des plus connus, Taine, qui va exprimer parfaitement la démonstration que je viens de tenter :

« Le progrès de la science consiste, dit-il, à expliquer un ensemble de faits, non point par une cause prétendue hors de toute expérience, mais bien par un fait supérieur qui les engendre. En s'élevant ainsi d'un fait supérieur à un fait supérieur encore, on doit arriver, pour chaque genre d'objets, à un fait unique qui est la cause universelle. Ainsi se condensent ces différentes sciences en autant de définitions d'où peuvent se déduire toutes les vérités dont elles se composent. Puis vient le moment où nous osons davantage : considérant que ces définitions sont plusieurs, et qu'elles sont des faits comme les autres, nous y apercevons et nous en dégageons, par la même méthode que chez les autres, le fait primitif d'où elles se déduisent et qui les engendre. Nous découvrons l'unité de l'Univers et nous comprenons ce qui la produit. Elle ne vient pas d'une chose extérieure au monde ni d'une chose mystérieuse cachée dans le monde ; elle vient d'un fait général semblable aux autres, loi génératrice d'où les autres se déduisent, de même que de la loi de l'attraction dérivent tous les phénomènes de la pesanteur, de même que de la loi des ondulations dérivent tous les phénomènes de la lumière, de même que de l'existence du type dérivent toutes les fonctions de l'animal, de même que de la faculté maîtresse d'un peuple dérivent toutes les parties de ses institutions et tous les faits de son histoire. — *L'objet final de la science est cette loi suprême, et celui qui, d'un élan, pourrait se transporter dans son sein, y verrait, comme d'une source, se dérouler par des canaux distincts et ramifiés, le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses. C'est à ce moment que l'on sent naître en soi la notion de la nature.* »

La science positive réalise-t-elle cet idéal ? C'est une autre question ; elle n'en déclare pas moins nettement qu'il est son objectif : elle poursuit la cause des causes.

Concluons : En dépit des sophismes des uns et des préjugés des autres, il est clair que la *science*, avec quelque épithète que ce soit, a pour but principal : *La recherche de l'Absolu !*

∴

Quels sont ses moyens pour y arriver ? C'est un troisième point que nous avons à examiner maintenant, et qui demande quelque développement tant il est essentiel et délicat en même temps.

Parlons d'abord de cette prétention de la science de se passer de la métaphysique :

I. — On pourrait en premier lieu lui objecter la remarque, incontestée sans doute, que les faits par eux-mêmes ne nous apprennent presque jamais rien, qu'il faut les coordonner, les comparer, et, en tous cas, en déduire une conclusion qui n'est pas immédiatement évidente ; que cette déduction exige, nous le verrons, une faculté fort peu *positive*, l'imagination, et tout au moins le raisonnement dont les règles n'ont rien à faire avec les faits. Cependant, concédons ici avec beaucoup de philosophes que la logique n'est pas du domaine de la métaphysique, remettons, du reste à plus tard l'examen plus approfondi de l'*observation* elle-même, et passons tout de suite à une autre considération non moins essentielle.

II. — Quelle est la portée de cet enseignement des faits révélés par l'observation ?

— La science positive affirme, ce que nous lui concéderons encore pour le moment, qu'elle se borne à un échafaudage d'observations intimement liées et portées les unes sur les autres. Voyons les deux extrémités de cet édifice.

Au bas est la science physico-mécanique, en haut la science sociale (écartons la mathématique considérée comme pur instrument).

— La physique débute en disant : peu m'importe ce qu'est la matière, je n'ai besoin que de la décomposer en molécules, et d'en connaître les mouvements.

Peu m'importe ce qu'est la force ; j'appellerai forces égales celles qui produisent le même effet dans les mêmes conditions, et, par le choix d'une unité, je mesurerai toute force, par conséquent tout mouvement.

Et ainsi de la masse, du temps, de l'espace qui sont appréciés par eux-mêmes, c'est-à-dire dans leurs modifications *relatives*, au moyen d'unités tout à fait arbitraires.

Les phénomènes ainsi connus avec précision amènent par une série d'opérations de l'esprit humain qu'on ne peut se lasser d'admirer quand on étudie ces sciences, à faire apparaître des lois naturelles, c'est-à-dire les relations qui président à la production de certains phénomènes, et ces lois, de plus en plus générales, conduisent à cette magnifique synthèse du monde physico-chimique dont nous parlerons plus loin.

La science enhardie, poursuivant les mêmes méthodes sans apercevoir la limite inconnue à la nature, comme toutes nos divisions artificielles, entre l'être brut et l'être vivant, arrive ainsi jusqu'à l'homme, jusqu'à la société humaine qu'elle traite encore comme un assemblage d'êtres inertes. Confondant les *actes* avec les *faits*, elle prétend déduire une *loi naturelle* de pratiques générales, et elle arrive ainsi à légitimer les monstruosités de l'état barbare, sans triompher de la répugnance invincible que ses théories soulèvent en toute âme simple : telles sont, l'irresponsabilité du criminel, la légitimité et la nécessité de la guerre, ou même dans un ordre bien plus simple et moins choquant tout d'abord, en économie politique, la prétendue *loi* de l'offre et de la demande qui justifie la fortune d'un homme enrichi par la peine, les privations ou la vie même de ses semblables[1].

D'où vient cela, sinon de ce qu'on est resté exclusivement dans l'ordre des faits matériels, *cherchant en eux seuls la cause comme l'effet*, alors que cette cause est au delà du monde sensible? On n'a étudié que les rapports des êtres ou des choses, sans tenir compte de ce qui fait réellement l'individualité et la personnalité.

Ce grand défaut de l'ensemble de la science positive se retrouve aussi bien, sinon plus clairement encore, dans sa base même, dans la science physico-mécanique. Après avoir débuté en écartant, sans les préjuger en rien, les questions métaphysiques sur la force, l'espace, le temps, etc..., le positivisme arrivé à un instant où il croit avoir assez étendu le champ de ses observations pour juger de l'univers ; il oublie alors ses débuts et se met à nier ouvertement la force, le temps, l'espace qu'il n'a pas étudiés. Il affirme alors sans preuves, qu'elles ne sont que de pures abstractions, c'est-à-dire des extensions exagérées de relations, une propriété de la matière; celle-ci reste la seule souveraine qu'il admette, malgré son incessante variabilité, sans qu'il nous la rende plus compréhensible que ces prétendues entités qu'il a pensé détruire.

Ainsi après s'être enfermé volontairement, pour échapper à l'absolu qui l'effraie, dans une sphère étroite où le relatif règne en maître, le positiviste y tourne sur lui-même comme en un cercle vicieux, en s'écriant: « J'ai négligé partout l'absolu, donc l'absolu n'existe pas; il n'y a que des rapports ! » — Là, en effet, quand il se borne à la pratique, il semble triompher, car l'industrie n'est que l'art de disposer les situations relatives de la matière qu'exige chacune des lois physiques à mettre en jeu; elle n'est pas l'action directe d'un principe supérieur, tel que la loi même, sur la matière employée. Mais, quand il faut faire de la *science*, non plus de l'industrie, l'absolu qui pénètre tout se retrouve, inévitable, jusque dans les détails de cette sphère du contingent dont la surface, du reste, n'est pas définie. On peut éluder plus ou moins heureusement et pour un temps, les questions métaphysiques, de force, de temps et d'espace ; se servir du nombre sans essayer de le comprendre ; se passer même de définir en aucune manière, cette matière à laquelle on veut tout demander cependant[1], mais il est au moins, en tous cas, une question métaphysique inévitable, celle de *causalité*; car, sans elle, il n'y aurait plus de science. Elle a été l'écueil de Stuart Mill, et c'est elle qui ramène Taine à l'absolu, comme malgré lui, dans le passage cité plus haut.

[1] Il y a quelques années, une épidémie de fièvre mortelle envahit une île isolée de l'Océan: les habitants en périssaient en quelques jours au plus ; un seul remède pouvait les sauver, le quinquina, et un seul marchand en possédait une provision suffisante ; mais la *loi de l'offre* et de la demande lui interdisait sans doute de sauver tous ses semblables ; son quinquina se vendit aussitôt au poids de l'or ; ceux qui furent en état de satisfaire son avidité en sacrifiant au besoin leur fortune, eurent la vie sauvée, mais la plupart des malades durent succomber pour l'honneur de l'économie politique.

[1] Définir la matière, c'est entrer de plain-pied dans le domaine inévitable de la métaphysique par la grande question du réalisme et du nominalisme, et rien n'est fait quand on ne l'aborde pas : l'idéalisme est aussi admissible alors que le matérialisme.

On peut voir, du reste, par un livre remarquable récemment paru et dont nous reparlerons (*Essais sur la synthèse des forces physiques*, par Leray), les intéressantes modifications que reçoit la science quand on y tient compte de la métaphysique.

Poussons-le, en effet, dans toutes ses conséquences, quitte à nous répéter un peu :

Qu'a fait la science positive en établissant une loi, si générale soit-elle, sinon de reculer d'un terme seulement la série indéfinie des pourquoi? et de quel droit s'arrête-t-elle lorsqu'elle sent que le sol de la contingence commence à fuir sous ses pas? « Toutes les fois, dit-elle, que les conditions d'un phénomène se trouvent réalisées, il ne manque jamais de se produire. Ce qui exclut... »

— Ici vous l'arrêtez pour lui dire : « d'accord, mais pourquoi en est-il ainsi?

— « Telle est », vous répondra-t-elle, en revenant bien vite sur ses pas, « la propriété de la matière ».

Il y a bien longtemps que les médecins de Molière disaient que l'opium fait dormir par la raison profonde qu'il a la propriété dormitive! Mais pour le vulgaire profane, la *loi* à laquelle la matière obéit passivement, loin d'exclure du monde l'intervention d'une volonté, en est l'expression la plus nette, le témoignage le plus éclatant; elle est le verbe de l'*Absolu* directeur.

Quiconque regarde l'univers sans prévention dans sa gradation d'êtres innombrables, voit s'élever du sein de la matière inerte une suite d'individualités de plus en plus caractérisées par la vie d'abord, puis par toutes les nuances de l'instinct, de l'intelligence et de la raison, de sorte que ce même absolu qui, tout d'abord, semble extérieur à la matière aveugle qu'il meut, paraît s'incarner ensuite, pour ainsi dire, dans les êtres animés en des proportions toujours croissantes : Ils portent en eux-mêmes leur principe directeur, au moins dans une certaine mesure. C'est ce que le philosophe Hartmann, notamment, a si bien montré dans sa *Philosophie de l'Inconscient*.

De là résulte que cet inconscient, cet absolu facile à distinguer dans le monde matériel, quand on veut en isoler le phénomène, et faire apparaître la loi qui l'exprime, est de moins en moins séparable à mesure qu'on s'élève dans le monde vivant. L'abstraction n'est plus possible du tout dans le monde pensant. Il y a là quelque chose d'analogue à l'aimant qui montre au physicien, distinctement, les deux éléments du magnétisme, comparé au fer doux où, confondus, ils se dérobaient à ses recherches.

C'est pour cela que, dans le domaine de la pratique même, nous voyons la science triomphante, par l'industrie, sur la matière inerte, bien faible déjà sur le terrain physiologique de la médecine, devenir tout à fait impuissante dans le monde moral, et même simplement sur les faits économiques. A plus forte raison la science pure ne peut-elle espérer de solution satisfaisante par la seule observation des faits matériels et sensibles.

Si bien des savants n'aperçoivent point ces principes, c'est qu'ils sont absorbés, et avec raison, par des travaux de détails, par les points de vue particuliers où ils excellent, mais d'où ils n'ont pas le loisir d'apercevoir l'ensemble. Nous retrouvons ici la vertu et le défaut capital de notre siècle : la liberté individuelle, bien inappréciable, mais à qui manque une direction supérieure pour la préserver de l'anarchie, pour placer chacun à son rang et lui donner, par là, en même temps qu'à l'ensemble, tout le bonheur possible, au lieu de le laisser, dans des efforts pleins d'ardeur et de foi, troubler inutilement de ses pensées exagérées la masse émiettée où il s'agite hors de sa sphère.

La place du savant positif est le monde *contingent*, et son génie y est inappréciable ; mais c'est à la philosophie seule qu'il appartient de planer au-dessus de ce monde, pour atteindre l'*Absolu*, vrai but, nous l'avons dit, de la *science*.

Ainsi donc, en dépit de ces volumes de métaphysique tronquée que quelques savants ont écrit sous prétexte d'affirmer qu'ils ne font point de métaphysique, la science ne peut être entière qu'en joignant le *noumenon* au *phenomenon* ; la métaphysique à la physique ; celle-ci n'est, ne peut être que l'auxiliaire de celle-là ; auxiliaire admirable, précieux, mais auxiliaire.

Or la métaphysique, c'est l'hypothèse générale vérifiable, c'est dans une mesure plus ou moins grande, l'*Intuition !*

Mais poursuivons cet examen, et nous allons la voir bien ailleurs encore cette intuition dont on croit tant se passer!

(*A suivre*) F. CH. BARLET.

LES JUIFS

Réponse à *La France Juive*

Par Édouard [illegible]

Voilà un livre de haine et de passion, ce qui ne l'empêche pas d'être hardi, courageux et œuvre très utile à la conscience publique. Ce livre, fait pour servir le mouvement anti-sémitique, a pour titre : *La France Juive*. Ce que nous en voulons dire, c'est uniquement à titre de médiateur de paix. Réunir toutes les Religions en une seule et unique basée sur la science et les aspirations supérieures de l'Humanité, rassembler tous les cœurs et tous les peuples sous le même drapeau, telle est notre mission. Ce n'est là certes pas chose facile, mais, ce n'est cependant point une utopie ; la question est mûre et le but à atteindre n'est point aussi difficile qu'on le pourrait croire. Il deviendrait immédiatement facile si chacun, abandonnant la voie des mauvaises volontés et des préjugés, voulait bien consentir à adorer Dieu dans ses œuvres, dans l'HUMANITÉ tout entière.

Dans son livre, arrivé aujourd'hui à sa 20e édition, M. Drumont est injuste. Les Juifs nous détestent, dit-il. Cela n'est pas; mais la chose fût-elle qu'elle serait vraiment bien facile à comprendre : ils auraient, en effet, de bonnes raisons pour cela. Comment n'auraient-ils pas le droit de détester ces catholiques, qui, au nom du Christ lui-même, et sourds à sa douce voix leur disant : « soyez tous frères, aimez-vous les uns les autres », les persécutaient toujours, brûlant et pendant ceux qui ne pensaient pas comme eux. Une simple histoire va nous montrer la barbarie des persécutions d'autrefois, et cependant il ne serait pas difficile de démontrer que les enfants d'Israël, grâce à leur génie social, font la fortune des nations au milieu desquelles ils vivent, et que c'est à eux, par leurs livres très anciens et très savants, que nous devons de sortir petit à petit des ténèbres de la barbarie qui nous enserrent et nous entourent comme des bras de pieuvre.

C'était au XIIIe siècle. Isaac Chatelain était un poète juif auteur de quelques poésies élégiaques, et la scène se passait à Troyes. Le 25 mars 1288, le jour du vendredi saint, les chrétiens envahirent la maison de Chatelain et l'arrêtèrent avec toute sa famille pour les forcer tous à renier leur culte et embrasser la religion catholique. On ne consentait à leur accorder la vie que s'ils consentaient eux-mêmes à abjurer. Tous refusèrent. C'était beau ! bien plus, c'était vraiment de l'héroïsme. Le samedi 27 avril, an 5048 de l'ère juive, ils montèrent sur le bûcher au nombre de treize braves qu'ils étaient. Tous allèrent à la mort avec une admirable intrépidité en entonnant le *Schema* et en s'encourageant mutuellement à la mort. La femme d'Isaac Chatelain s'élança elle-même dans les flammes; ses deux fils, sa bru et son gendre Samson eurent le même courage, et tous les autres les imitèrent. Un pareil acte d'héroïsme honore l'âme de l'Humanité et était digne de la plume d'un Corneille ou d'un Victor Hugo.

Et cette scène barbare se passait un vendredi saint ! le jour de l'année où les vrais chrétiens, donnant l'exemple, doivent tendre les mains et ouvrir les bras à tous leurs frères de la terre, sans distinction de race, de nation ni de culte ! C'était justement le jour où Jésus, étendu sur sa croix, ouvrait lui-même les siens à tous les peuples de la Terre et montrait ainsi à tous, dans le symbole sanglant de sa mort, que l'Humanité sur notre globe est elle-même à tout instant crucifiée, dans tous ses membres, par l'ignorance, l'orgueil, l'égoïsme, la haine et le hideux fanatisme !

Et ce crime odieux que nous venons de raconter, c'est un entre mille semblables ou plus odieux encore.

Et l'on veut que ces pauvres Juifs, honnis, conspués, martyrisés, aient un cœur d'amants à l'endroit des soi-disant catholiques qui partout vont les pourchassant et les méprisant! qu'ils aillent s'agenouiller au pied d'une croix d'où sortait tant de haine ! Il faut en vérité une forte dose de naïveté pour supposer semblable désintéressement et pareille reconnaissance. Et j'ajoute qu'il faut être d'une injustice et d'un fanatisme rares pour venir, avec M. Drumont, avancer que ce sont les Juifs qui tyrannisent et persécutent les pauvres Chrétiens inoffensifs.

* *
*

Est-ce à dire que les Juifs ne méritent pas les reproches qu'on a coutume de leur faire? Ce n'est pas tout à fait ce que nous voulons dire. Ce que raconte M. Drumont n'est malheureusement que la peinture trop précise de notre siècle pourri, appuyée sur des faits bien connus, et l'on ne saurait trop soulever l'indignation pour tant de turpitudes étalées en plein soleil.

[1] MARPON ET FLAMMARION, éditeurs, rue Racine, Paris.

On ne saurait trop connaître et mépriser tous ces cyniques affamés qui saignent notre pauvre patrie. Mais je dis que, par les temps qui courent, c'est tout le monde, depuis le bas de l'échelle jusqu'à l'échelon le plus haut, qui adore honteusement le veau d'or. Et d'ailleurs, s'il est bien vrai que ce sont les Juifs qui tiennent les ficelles de ces sinistres pantins que nous fait passer en revue *La France Juive*, ce ne sont en définitive que ceux d'entre eux qui ont continué le culte hideux du *Veau d'or*, si cher, depuis les temps bibliques, à ce peuple singulier. La chose leur est d'autant plus facile que les Juifs sont répartis sur le monde entier tout en restant partout solidarisés. Mais, s'il y a encore parmi eux les *pharisiens*, ceux qui attendent toujours, *d'après la lettre* des livres de leurs prophètes, le règne du Messie comme ils l'entendent, il y a aussi le vrai savant initié à la science ésotérique des livres de Moïse, les Rabbins *hébraïsant*, que l'on voit, dans un mouvement généreux, affirmer par une adresse au pape (page 307 du premier volume de *La France Juive*) leur reconnaissance pour ceux du clergé chrétien qui les avaient protégés contre la barbarie, les préjugés et l'ignorance.

Mais ces défauts qu'ont les Juifs, je me demande, au for intérieur de mon âme ivre de justice, s'ils ne sont pas le résultat de nos fautes. Et mon cœur et ma raison répondent qu'ils ne sont que la conséquence forcée des persécutions inintelligentes qu'ils endurent depuis 1800 ans. Ces défauts, c'est nous-mêmes qui les avons ancrés dans leur sang, car la science nous a rendu assez évidente la puissance des *lois d'acier* de l'Hérédité. La loi d'Hérédité veut qu'il en soit ainsi. Toujours contraints par la persécution, soit à se cacher, soit à mentir, soit à fuir, c'est nous qui les avons faits ce qu'ils sont par notre fanatisme aveugle. L'atavisme et nous, voilà les vrais coupables. Ces longues et odieuses persécutions, ils en ont tellement le souvenir indélébile écrit dans leur âme, qu'aujourd'hui, bien qu'arrivés au pinacle des honneurs, on voit quantité de Juifs mourir de névroses au sein même du bien-être et de la richesse.

∴

Mais cette vigueur de race, cette vie de travail et d'économie, cette énergie sans cesse renaissant de la ruine et de la déception, cette intelligence et ce réel talent à comprendre la question sociale ; cet exemple superbe d'amour de la famille et de fraternité entre tous les atomes d'un peuple, ce courage admirable dans l'adversité, cette fermeté dans leur foi qui poussait les mères à précipiter elles-mêmes leurs enfants dans les flammes plutôt que de les voir baptiser par force, qu'est-ce donc enfin sinon choses dignes d'éloges et d'admiration ?

Certes, il faut admirer le code et la religion d'un pareil peuple, qui, toujours et partout persécuté, se montre partout et toujours plus vivace et plus vivant. Voici d'ailleurs quelques lignes d'un grand savant, d'un homme juste, indépendant, loyal, qui rendent hautement hommage à cette nation glorieuse.

« On ne doit pas oublier, dit Michelet dans son *Histoire de France* (règne de François Ier, époque de la Renaissance), le titre immense que les Juifs ont acquis pendant le moyen âge à la reconnaissance universelle. Ils ont été longtemps le seul anneau qui rattacha l'Orient à l'Occident, et qui, dans le divorce impie de l'Humanité, trompant les deux fanatismes, chrétien et musulman, conserva d'un monde à l'autre une communication permanente et de commerce et de lumière. Leurs nombreuses synagogues, leurs écoles, leurs académies, répandues partout, furent la chaîne en laquelle le genre humain, divisé contre lui-même, vibra encore d'une même vie intellectuelle. Ce n'est pas tout : il fut une heure où toute la barbarie, où les Francs, les iconoclastes grecs, les Arabes d'Espagne eux-mêmes, s'accordèrent sans se concerter pour faire la guerre à la pensée. Où se cacha-t-elle, alors ? Dans l'humble asile que lui donnèrent les Juifs. Seuls, ils s'obstinèrent à penser, et restèrent, dans cette heure maudite, la conscience mystérieuse de la terre obscurcie. Les Arabes prirent d'eux le flambeau, et des Arabes les chrétiens. Primés par les uns et les autres, les Juifs subirent, au XIVe et au XVe siècle, une cruelle décadence. Néanmoins ils restaient en Espagne (autant et plus que les Maures) le peuple civilisé. Leur dispersion dans l'Europe fut, pour ainsi dire, l'invasion d'une civilisation nouvelle. Tout subit l'influence occulte et d'autant plus puissante des Juifs espagnols et portugais. L'année même de la catastrophe, en 1492, Reuchlin, se trouvant à Vienne près de l'empereur Maximilien, dont il était fort aimé, un juif, médecin de l'empereur, lui fit un cadeau splendide, celui d'un précieux manuscrit de la Bible, s'adressant ainsi à son cœur, lui disant : *Veux et jugez.* »

Voilà certes l'opinion d'un homme compétent, d'une compétence telle qu'on n'en pourrait guère trouver de plus haute et de plus solide ; nous pouvons donc, sans honte et sans remords, imiter son exemple en estimant les Juifs.

∴

Mais est-il bien vrai, ainsi que l'affirme M. Drumont, un peu légèrement ce nous semble, que les Juifs sont des Sémites et, tels, dénués des aptitudes géniales de l'imagination, du rêve, de l'art ? Non.

D'abord les Sémites sont des *Aryens*: M. de Saint-Yves nous le montre dans sa « *Mission des Juifs* » en nous faisant assister aux émigrations des Aryens bodhones fuyant l'esclavage et la persécution. Ce qui a fait de ces juifs un type aryen particulier, c'est justement l'œuvre de Moïse greffant sur ce petit peuple le type du *Gouvernement synarchique* qui, au temps de l'âge d'or, maintenait la paix sur le globe. Quant à la seconde assertion de M. Drumont, elle tombe d'elle-même, et ce qui en prouve l'erreur avec l'évidence d'un rayon de soleil, c'est ce fait que Jésus-Christ lui-même est un juif. M. Drumont ira-t-il refuser à Jésus la faculté géniale? Nous comptons bien prouver qu'il est le plus grand génie de notre cycle. Moïse et Jésus sont deux superbes intelligences qui ont réalisé parmi nous les plus hautes facultés géniales qui aient jamais paru sur notre terre.

Cette estime et cette reconnaissance que, suivant Michelet, nous devons aux Juifs, autant pour le rôle de conservateurs de la vraie religion qu'ils ont été que pour celui d'instigateurs à l'étude de la vraie science, je dis que nous la leur devons encore pour les talents sociaux dont ils font preuve de nos jours. Certes, les chemins de fer sont une grande chose, puisqu'ils sont un lien religieux qui servira plus tard à l'union fraternelle de tous les peuples entre eux; eh bien! si nous laissons pour un instant de côté la pensée du savant et l'art de l'ingénieur, génies d'un ordre particulier, à qui, je le demande, devons-nous la *mise en pratique* de ces engins colossaux de civilisation? Aux Juifs. On peut affirmer hautement que ce sont deux enfants d'Israël, Émile et Isaac Péreire, qui sont les pères créateurs de cet important instrument du progrès social. Mais ces honorables citoyens ont d'autres titres encore à la reconnaissance publique, car ils sont les fondateurs du crédit mobilier et des grands magasins du Louvre. Et à qui donc l'Orient doit-il la création de toutes ses voies ferrées, si ce n'est au baron Maurice de Hirsch? Enfin, en Russie, les voies ferrées les plus importantes ont été construites par les immenses moyens de l'illustre banquier israélite, le comte Samuel de Poliakoff, conseiller d'État à la cour de Saint-Pétersbourg. Et, s'il est des titres de noblesse bien gagnés, n'est-ce pas ceux qui le sont en travaillant au bien-être des hommes, et non pas ceux qu'on acquiert en répandant le sang de ses semblables?

∴

Chez ce peuple admirable, dont tous les membres sont bien véritablement les atomes solidaires d'un même Tout, chez ce peuple, religion, lois, mœurs, usages de la vie sont une seule et même chose. C'est ce qui fait leur force. Chez nous, Chrétiens, au contraire, la religion fait bande à part de la vie sociale, et la politique, cause de tous nos maux, nous gouverne dans la haine et la jalousie des nations entre elles, sans que la religion joue aucun rôle dans les principes et les institutions qui la régissent. Aussi, c'est la force qui prime le droit, et l'on ne voit partout qu'injustice et qu'anarchie. Voilà ce qui fait notre faiblesse. Les peuples d'Europe imiteraient le peuple juif en lui prenant ses institutions, qu'on verrait du même coup la guerre homicide descendre au tombeau pour jamais, et l'économie sociale prendre, dans la société judéo-chrétienne régénérée, le rang auquel elle a droit, et la religion, redevenue universelle, serait alors ce qu'elle est chez les Juifs, et ce qu'elle doit être: une science.

La doctrine de Jésus relie formellement le Judaïsme au Christianisme. Mais la doctrine de Jésus n'a jamais été comprise, ou plutôt elle a été complètement transformée par ceux qui avaient intérêt à étouffer toutes les aspirations de l'Humanité vers la liberté; par ceux dont l'égoïsme ne rêvait que la domination. C'est ainsi que le catholicisme romain a écarté tout ce qui avait rapport aux belles traditions du passé, et enfoui dans l'ombre le Védisme, le Bouddhisme, le Mazdéisme, l'Hermétisme égyptien, la Tradition juive, tout l'*Esotérisme* enfin, lequel contient tout le programme social de Jésus.

C'est seulement grâce au régime de liberté sorti de la débâcle de 89, qu'aujourd'hui nous pouvons boire un peu à la source pure des antiques *Védas*; qu'il nous est donné de connaître un peu les incomparables épopées aryennes de Valmiki, de Wyasa, de Kalidasa; qu'il nous est permis d'admirer la philosophie si douce et pleine de bonté des bouddhistes, et les hautes spéculations intellectuelles des Gotama, des Kapila et autres sages de l'Inde, ainsi que les prescriptions religieuses de la pure et haute morale des Zoroastres.

Eh bien, il faut qu'on le sache, ce sont là les vraies hauteurs, et ce sont celles sur lesquelles se tient Jésus. Le christianisme vrai contient tous les préceptes de cette sagesse antique; il est la continuation, la réalisation de l'œuvre de Moïse. Il donne tous les principes du seul socialisme qui pourra réunir tous les hommes sous le même drapeau. C'est là seulement qu'est la vérité, car elle n'est ni chez les catholiques cléricaux et ultramontains, ni chez les protestants et missionnaires si commercialement habiles, ni chez les libres-penseurs anarchistes et athées, ni chez les Juifs de M. Drumont.

⁂

Nous avons sous la main un beau livre traduit de l'hébreu en français par notre ami M. Benjamin Mossé, qui a pour titre : *Les Croyances fondamentales du Judaïsme*. Cet ouvrage remarquable fut publié au XVe siècle par Don Isaac Abarbanel, l'une des gloires les plus pures du judaïsme. C'était une œuvre digne d'être mise en relief pour l'instruction de tout le monde, et qui vous oblige à rendre hommage à ce grand peuple juif si odieusement persécuté et qui est, cependant, en définitive, comme le dit si bien M. de Saint-Yves, le temple de chair construit par Moïse pour transporter à travers le monde, au milieu de nos haines, de nos jalousies et de nos dissensions ethniques, le Livre de la vraie foi et de la vraie religion.

Ici deux grandes personnalités juives sont mises en présence, Maïmonide et Abarbanel. Qu'on veuille bien nous permettre d'en dire deux mots, car elles jouent un rôle considérable dans le monde savant.

Moïse Maïmonide naquit à Cordoue en 1135, et étudia la médecine et la philosophie sous la direction du célèbre docteur arabe Averroès. Il devint médecin du sultan Saladin et acquit une renommée telle qu'on venait le consulter des contrées les plus éloignées. C'était un savant universel et il n'y avait pas de question, de science ou de religion, qu'il n'eut étudiée et qu'il ne connût à fond. La grandeur et la beauté de ses doctrines religieuses et morales, aussi bien que le charme de son style, font de lui le Platon du Judaïsme. Maïmonide écrivait ordinairement en arabe, mais il surveillait lui-même la traduction hébraïque de ses ouvrages qui ont pour but de fixer le dogme et la loi morale des Juifs. Abarbanel commenta ses œuvres et les défendit contre ses ennemis au sujet desquels il disait : « Je suis plein de chagrin et mon cœur est malade, quand je vois des colombes orgueilleuses, ou des chevreuils, se lever pour railler cet aigle aux grandes ailes, ce lion ! »

Abarbanel naquit à Lisbonne, en 1437. D'une famille riche et hautement placée au Portugal, il fut à même de faire les études les plus complètes sur toutes choses, et toute sa vie fut couronnée des plus brillants succès. Il fut en même temps un profond exégète, un théologien consommé et un grand diplomate. Alphonse V, roi de Portugal, l'éleva le premier aux plus hautes fonctions, mais, arrivé au faite de la gloire, il en tomba à la mort de ce prince et fut obligé de se réfugier en Espagne où le roi Ferdinand et la reine Isabelle-la-Catholique lui conférèrent bientôt la direction des finances de leur royaume. A cette époque, à la suite de la prise de Grenade, les Maures furent complètement chassés d'Espagne et le fanatisme qui couvait sous la cendre, se réveilla soudain devant les odieuses instigations du puissant confesseur de la reine, le cardinal Ximénès, et devant les paroles follement enflammées du grand inquisiteur, le général Torquemada, de si triste et odieuse mémoire. Un édit cruel obligea Israël de fuir ou de se faire chrétien, et n'épargna pas le digne ministre qui, d'ailleurs, voulut partager le sort de ses frères infortunés et prit avec eux le chemin de l'exil. Abarbanel se montra aussi grand dans l'adversité qu'il l'avait été dans la bonne fortune et oublia sa nouvelle chute dans le travail et l'étude.

Il était réfugié en Italie quand le roi de Naples, Ferdinand, ce grand ami des savants, ayant apprécié sa valeur, fit son plus intime conseiller du diplomate habile et consommé. Mais, là encore, un nouveau revers vint l'atteindre et lui montrer que les grandeurs terrestres ne sont qu'éphémères et trompeuses. Le roi de Naples, vaincu par le roi de France, Charles VIII, fut contraint de déserter son royaume et Abarbanel, fidèle à son roi malheureux, le suivit, s'attachant à son triste sort et lui garda jusqu'à la mort la fidélité la plus admirable. Abarbanel se retira à Monopolis, dans la Pouille, et c'est là que, dans la retraite et l'étude, il composa ce livre remarquable au point de vue de la religion judaïque, *le Principe de la Foi*, dont M. le rabbin Mossé, par sa belle traduction, vient d'enrichir le trésor de la langue française. Toujours ferme devant l'adversité, Abarbanel répondit à l'ingratitude par la générosité et, après avoir donné à tous l'exemple d'une vie sans tache, il mourut à l'âge de 71 ans.

Maïmonide avait été accusé d'avoir introduit le désordre dans les principes du Judaïsme quand, au contraire, il n'avait fait qu'éclairer pour ses coreligionnaires les passages obscurs de la *Bible*. Abarbanel le défendit victorieusement et voici la belle et religieuse invocation qu'on lit dans la préface pleine de noblesse et de foi de son livre des *Principes* :

« Daigne, ô Éternel, je t'en supplie, faire réussir mon entreprise. Accorde à ton serviteur un cœur humble et capable de comprendre les enseignements de l'intelligence ; accorde-lui la grâce et une saine raison ; tourne vers lui les rayons de ta face, pour qu'il puisse pénétrer la pensée du Maître dont la doctrine doit être le soutien et la pierre angulaire de la foi ! Ceins-moi de force, afin que je puisse découvrir, grâce au mérite de mon Maître, la vérité qui ressort de ses écrits et qui s'y épanouit comme une fleur. Que ton conseil me guide dans la recherche du remède qui doit calmer ses blessures ; de grâce, ô mon Dieu, daigne le guérir !

« Daigne, ô Éternel, garder ma langue de toute erreur ! Fais que je m'éloigne de toute

parole trompeuse, que j'échappe à tout péché, à tout délit ; fais que les expressions de mon cœur, pures et droites, soient accueillies favorablement, d'abord, par les hommes sages et intelligents, puis, à leur exemple, par les premiers de la nation, et enfin, par le peuple tout entier. »

Quel profond sentiment religieux ! Cette sublime religion monothéiste du peuple juif, cette foi sans réserve, cette obéissance à la loi, nous ont toujours rempli d'admiration, et nous nous sommes toujours senti dans le cœur un faible pour cette grande nation si injustement maltraitée. Nous renvoyons nos lecteurs à ce livre savant d'Abarbanel. Ils y trouveront les treize principes qui servent de fondements à la foi israélite. Ce livre fera connaître cette religion si méconnue qui, d'accord avec la morale la plus pure, désapprouve hautement les pratiques extérieures, les macérations du corps et les humiliations feintes devant le Seigneur auxquelles la conduite privée donne un perpétuel démenti ; religion qui, — œuvre vraiment gigantesque taillée dans le granit par le grand législateur hébreu, — a servi de mère — mère hélas, trop méprisée ! — à celles qui rendent si intolérants et si fiers leurs ministres, lesquels n'auraient jamais dû oublier le respect que l'on doit à la source dont on est sorti.

*
* *

Nous ferons mieux que de défendre nos amis par des phrases vaines qui n'apporteraient à la discussion aucun élément nouveau de force et de succès dans l'œuvre de paix et de conciliation qui nous tient tant à cœur ; dans quelques articles qui feront partie de nos *Études historiques*[1], nous ferons connaître la véritable mission des Juifs. Rien ne nous sera plus facile, aidés que nous sommes en cette cause par le savant livre de M. de Saint-Yves, par l'abbé Roca, et par notre vénérable et érudit ami le docteur Johannès. C'est dans l'exposé de la *Doctrine ésotérique* que nous trouverons le lien d'union entre Juifs et Chrétiens, voire même l'Arc-en-Ciel de l'alliance de toutes les religions et de tous les peuples. Le *Sohar*, ce Livre saint, ce Livre des livres qui contient *toute la Science*, humaine et divine, et que la REVUE DES HAUTES ÉTUDES se propose de faire connaître en tous ses arcanes mystérieux et cachés, sera le phare lumineux de l'ère nouvelle. Pour mieux faire comprendre la grandeur de nos vues et la puissance des moyens que nous avons de les réaliser, nous croyons devoir transcrire ici le contenu d'une note que nous adresse notre savant ami le docteur Johannès, devenu notre précieux et dévoué collaborateur :

« Pour marcher d'un pas assuré dans les voies de la doctrine ésotérique Judéo-chrétienne, en Occident, nous avons, avant tout, besoin d'un texte pur, précis qui offre à la vérité une base de certitude absolue. Ce texte existe, et il ne dépend que de nous de le mettre entre les mains de tous les amis du Vrai, car l'heure est venue où ce que les maîtres de la Sagesse disaient dans le secret de l'enseignement oral, va être prêché sur les toits. L'*Anti-Matérialiste* ne s'est transformé en *Revue des Hautes Études* qu'en vue d'atteindre ce but. A ce titre nous espérons obtenir l'approbation et le concours dévoué de tous ceux qui s'intéressent à la cause de l'Humanité et à la connaissance de l'absolue Vérité, à la place de l'enseignement primaire et enfantin qui a été donné jusqu'à ces temps.

« Le texte dont il s'agit ici, c'est le *Sohar* ; nous en dirons quelques mots pour en faire connaître l'importance aux lecteurs de la *Revue*. Moyse, ainsi que chacun le sait, fut élevé à la cour du Pharaon Égyptien, quoique de race Juive, à cause de son adoption par la fille du Roi. « Il fut donc instruit, comme Prince, « dans toutes les sciences des Égyptiens, et il fut « puissant en paroles et en œuvres, selon les Actes « des Apôtres. » Après sa fuite au désert, Jéthro, qui était grand Prêtre de Madian, l'initia, aussi à la science des traditions primitives de l'âge d'or.

« Mais bientôt, sur le mont Horeb, Moyse eut la vision du buisson ardent, c'est-à-dire la connaissance par la lumière divine du *Tétragrammaton*, la vraie science des initiés. Enfin, sur le Sinaï, pendant quarante jours, les Archanges, des plus hautes hiérarchies célestes l'initièrent à la plénitude de la science Ésotérique, dont il est à ce titre un Maître parfait.

« Selon le devoir de sa Mission, Moyse initia Josué, ainsi que les Princes des prêtres et les Princes d'Israël, mais oralement. C'est ainsi que pendant les siècles de l'existence du peuple Juif en corps de nation, la doctrine Ésotérique, « dont la loi écrite est la lettre qui tue, » dit saint Paul, fut transmise par voie orale, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus et les armées romaines.

« A la destruction de cette ville, les Princes des prêtres et les Princes de la maison de Juda périrent, et six seulement échappèrent à la mort. La tradition orale ne pouvait donc plus se continuer au milieu de la dispersion du peuple de Dieu. Alors Siméon-ben-Jochaï reçut l'ordre d'en haut d'écrire le texte de la doctrine Ésotérique ; c'est là ce qui se nomme le *Sohar*. Il est par une loi logique d'une intelligence difficile à pénétrer à cause des figures dont il y est fait usage ; aussi il faut pour bien l'entendre un Maître de la Sagesse, mais c'est là le texte le plus certain de la doctrine Ésotérique, objet de l'Initiation.

« Le texte du *Sohar* est en Syro-Chaldéen, dont il y a eu deux éditions. Mais il en existe aussi, en manuscrit, une traduction en latin que possède M. le Baron Vitta, à Lyon.

La *Revue des Hautes Études* a le dessein de ne rien négliger en vue de la traduction en français de ce monument de la doctrine Ésotérique en Occident. Un comité est en voie de formation pour la publication de ce texte en Syro-Chaldéen, en latin et en français. Que les amis de la vérité s'unissent à nous pour atteindre ce but.

[1] Études commencées dans l'*Anti-Matérialiste*.

« La Société théosophique ne saurait rester indifférente à ce travail, car ce texte à lui seul serait aussi utile à la science Ésotérique que les millions des manuscrits de l'Inde, dont l'origine est à rechercher. Dans tous les cas, il y aurait là une base de comparaison entre l'Esotérisme des Livres saints en Occident, et celui des Védas et des autres Livres sacrés de l'Orient.

« A ce livre il ne resterait qu'à ajouter la publication des Images, qui résument avec une sagesse, une science et un art parfaits, l'enseignement des grands Maîtres de la Sagesse à travers les siècles jusqu'à l'âge d'or de la Paradesa, et l'on posséderait la base nécessaire pour l'enseignement de la doctrine Esotérique. Aussi il nous semble que tous ceux qui s'intéressent à la connaissance de la science Esotérique, en vue de soulever les voiles de tous les mystères, donneront leur adhésion à ce projet de la *Revue des Hautes Études*. »

Rien donc ne nous sera plus facile que de rendre à tous cette vérité évidente : que l'union des Juifs et des Chrétiens, le Judéo-Christianisme, est la seule voie raisonnable et scientifique qui doit conduire à l'union de l'Orient et de l'Occident, à la paix du monde. Les prodromes de la grande révolution qui va guérir le corps social de l'horrible maladie qui depuis si longtemps la fait tant souffrir, sont assez visibles pour que le doute ne soit plus permis au sujet d'une réorganisation qui s'impose. La vie de notre société est un véritable enfer où tout se hait et se combat et où tout va s'écrouler et se détruire. C'est le grand effondrement absolument nécessaire pour la régénération du monde, où Mahométans et Juifs, Catholiques et protestants, Libres-Penseurs, Nihilistes, Royalistes, etc... vont s'entrechoquer dans les ruines de la vieille société pourrie. Et sur ces ruines navrantes et désolées surgira comme un beau Phénix sortant tout brillant et lumineux de ses cendres, l'ESOTÉRISME, dont les mystères de justice et de vérité vont nous être dévoilés et pour lesquels les Rabbins hébraïsant, les Maronites, les grands et vénérables chefs de la Franc-Maçonnerie, les grands chefs de l'Islamisme, tous les adeptes de l'Orient et de l'Occident sont tout prêts à nous ouvrir les Livres sacrés, à nous en briser les sceaux.

René CAILLIÉ.

LA VIE

Magnétisme. — Vie humaine. — Le Feu. — Vie astrale. — Spiritisme

(*Suite*).

DEUXIÈME PARTIE

La Vie

CHAPITRE PREMIER

Préliminaires

La Nature suffit à tout
L'homme peut tout ! !

Pour compléter les matériaux nécessaires à l'édification de la science de vie et à l'explication complète du magnétisme qui en est la manifestation, nous aurons besoin d'aborder l'étude de la volonté, manifestation directe de l'âme ou principe vital.

Nous aurons besoin ensuite d'expliquer comment ce principe immatériel, dont la volonté est la plus haute manifestation, crée l'organisme, comment il l'entretient, comment il le développe, quels sont les matériaux qu'il emploie pour opérer cette création, cet entretien, ce développement, où il les puise, comment il les met en œuvre.

Nous aurons besoin en un mot, ayant à démontrer que le magnétisme est l'effet de la vie, de démontrer par l'étude de la vie comment s'exerce cet effet.

Et lorsque nous aurons fait cela, lorsque nous aurons expliqué et prouvé le fonctionnement, le but et les moyens de la vie, il ne nous restera plus — après avoir fait les démonstrations effectives, — qu'à couronner notre œuvre par la démonstration du principe, de la cause de ces effets.

La vie de l'homme qui est — nous le prouverons bientôt — le point central qui unit l'infiniment grand à l'infiniment petit, nous servira à expliquer la vie dans ses effets.

Et plus tard, par le feu, nous expliquerons la vie astrale qui est — nous le prouverons encore — le point central qui unit Dieu, centre absolu, à tous les êtres, à toute chose.

Et c'est par cette démonstration synthétique de la vie astrale par la preuve palpable de la parfaite analogie de la constitution matérielle et spirituelle de cette vie astrale avec la constitution matérielle et spirituelle de la vie de l'homme, que nous prouverons, avec la dernière évidence, cette vérité que nous avons déjà esquissée, à savoir :

Que l'homme est appelé à atteindre les plus

hauts sommets de l'intelligence ; que par une perfection successive et épuratrice jusqu'à l'infini l'homme doit *nécessairement* arriver à être l'agent direct de Dieu, principe quintessentiel, source éternelle de toute vie ; exactement comme la matière, par une perfection graduelle, par une épuration jusqu'à l'infini arrive, en passant successivement par les formes solides, liquides, gazeuses, fluidiques, et en s'épurant encore indéfiniment sous cette dernière forme, à être l'agent direct de la vie intellectuelle et morale de l'esprit humain.

Nous aurons besoin de démontrer que si l'homme est appelé à cette sublime destinée, il n'est dans ses diverses étapes, dans ses diverses pérégrinations, dans ses diverses vies épuratrices que l'effet direct de la vie de l'astre qu'il habite ; que cette vie astrale n'est elle-même que l'effet d'une vie astrale d'ordre supérieur ; que c'est par la puissance de ces vies astrales que les vies humaines sont procréées, entretenues, alimentées, pour arriver à former des humanités corporelles graduellement harmonieuses, puis, graduellement encore, des humanités spirituelles. Nous aurons à prouver aussi que ce sont ces humanités spirituelles, de divers degrés, qui composent les vies astrales de divers degrés de puissance ; et enfin que c'est dans ces vérités que se trouve l'explication complète du magnétisme, de la vie corporelle dans tous ses degrés, depuis le magnétisme attractif du minéral jusqu'au magnétisme de la vie spirituelle ou spiritisme.

Toutes ces questions, qui constituent les problèmes de la métaphysique sur lesquels, — comme le dit le capitaine Renucci, — se sont usés les plus grands génies de l'humanité, que l'école critique de Kant proclame hors de la portée des conceptions humaines et déclare insoluble, se trouveront, nous en avons la certitude, simplement, matériellement en quelque sorte et positivement résolues, non par nous, pauvre atome perdu dans l'espace, mais par les explications que nous a inspirées ce même esprit de Vérité qui inspirait jadis notre maître Louis Michel, ce pauvre et humble paysan de Figanière.

Et nous espérons que cette fois ces grandes vérités seront comprises par l'Esprit de l'Humanité et qu'elles seront propagées dans toutes les parties de ce corps géant collectif préparées pour les recevoir, parce qu'elles ont pour base le point actuel, le niveau moyen du développement végétatif de ce corps, le Positivisme.

— Toutes ces questions nous les traiterons à leur heure en suivant avec le plus grand soin, les plus minutieuses précautions, une marche graduellement ascendante ; en procédant, dans notre science de vie, comme procèdent les sciences exactes et positives : du simple, dans ses multiplications et divisions, au composé, pour redescendre ensuite du composé au simple et à ses subdivisions :

∴

Nous pourrions à la rigueur, avec les matériaux que nous avons déjà rassemblés, avec nos démonstrations de l'existence, du fonctionnement, de l'alimentation du corps fluidique et de l'enveloppe atmosphérique, aborder dès maintenant l'explication sommaire du magnétisme en ce qui touche du moins la partie expérimentale et thérapeutique ; mais, pour rendre nos explications aussi claires et aussi complètes que possible, nous aurions besoin de parler de la vie et de la volonté, et nous n'avons pas encore abordé cette étude.

Suivons donc rigoureusement notre méthode, réunissons tous nos éléments, formons notre faisceau, la vérité n'en sera que plus brillante.

On ne perd rien pour attendre lorsqu'on agit avec prudence et patience.

Il faut pour cette étude profonde de la science de vie une volonté énergique et persévérante, mais il faut bien se garder de toute précipitation.

Nous avons déjà préparé le terrain, nous avons déjà élevé avec la vérité une forteresse inexpugnable ; nous pouvons aborder cette étude de la volonté et de la vie, nous pouvons affronter avec calme toutes les difficultés qui ont brisé les efforts de nos devanciers ; nous nous sommes construit une cuirasse d'airain qui nous rend invincible ; nous avons en mains le fil d'Ariane qui nous permettra d'explorer tous les détours du labyrinthe. En nous faisant découvrir l'existence et le fonctionnement du corps fluidique et du cerveau, centre directeur, l'esprit de Vérité nous a livré les clefs de la vie ; toutes les portes vont s'ouvrir.

CHAPITRE II

LA VOLONTÉ

Nous avons dit que l'épuration successive des fluides, jusqu'à la puissance intellectuelle, constituait la plus haute expression de la puissance de la matière ; nous avons dit aussi que cette quatrième puissance de la matière n'était elle-même que l'agent, que l'auxiliaire d'une puissance supérieure, de la puissance de la volonté, émanation directe du principe vital immatériel.

Or, si ce que nous avons dit est vrai, et si, d'autre part, il est vrai encore que le magnétisme n'est que la manifestation de la vie, la puissance suprême de l'esprit ou de la volonté doit être le principe même du magnétisme, comme il est le principe de la vie.

Il est donc nécessaire d'expliquer, dès maintenant, ce que c'est que la volonté, du moins en

ce qui peut être utile à nos démonstrations progressives.

Nous compléterons plus tard cette explication, lorsque dans notre deuxième volume, le développement de notre étude du feu et des vies astrales, nous permettant d'aborder le magnétisme transcendant, c'est-à-dire les grandes manifestations spirituelles ou spirites, nous serons amené à dire comment s'accomplit la destinée de l'esprit humain, ou mieux, — disons le mot, — de l'âme humaine.

* * *

Pour faire cette explication de la volonté, nous avons besoin, toujours scrupuleusement fidèle à notre méthode, de poser pour base la plus simple expression de la vérité, afin de pouvoir nous élever graduellement, comme on l'a fait dans la science des nombres, jusqu'au sommet que nous voulons atteindre.

Nous disons donc :

La matière, par elle-même, est incapable de mouvement.

On reconnaîtra que cette proposition a toute la valeur d'un axiome ; que c'est bien là, en effet, une vérité évidente par elle-même, aussi bien que ces axiomes géométriques :

La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

Le tout est plus grand que la partie.

Nous répétons donc :

— *La matière par elle-même est incapable de mouvement, elle ne peut que le subir.*

Et nous ajoutons :

— Et pourtant elle se meut.

Il faut donc qu'il y ait en elle une puissance supérieure qui lui imprime ce mouvement qu'elle est incapable de faire par elle-même.

Or, ce pouvoir supérieur ou matériel ne peut qu'être immatériel.

— Mais le mouvement est le propre de la vie.

Donc, partout où il y a vie, il y a principe immatériel.

— Mais la vie est absolue, la mort n'est que relative. (Nous avons déjà avancé cette vérité, nous l'avons en quelque sorte prouvée, et nous confirmerons cette preuve par des faits et des démonstrations irrécusables).

Donc, partout où il y a matière, il y a vie, et partout où il y a matière et vie, il y a principe immatériel.

— Mais la vie a ses degrés jusqu'à l'infini, autre vérité qui va encore apparaître avec la plus parfaite évidence.

Donc, le principe immatériel a des degrés de puissance jusqu'à l'infini.

— Mais — dernière proposition — la vie dans tous ses degrés se présente sous deux formes : *active* ou *passive*.

Donc, le principe immatériel a dans tous ses degrés, deux formes : active ou passive.

C'est l'émanation directe de ce principe immatériel qui est l'esprit ou la volonté, volonté qui imprime à la matière le mouvement qu'elle subit.

Nous allons voir maintenant l'application et les conséquences de ces vérités.

Prenons pour point de départ la matière la plus inerte, la plus passive...

La roche par exemple.

Une roche, une pierre, quelque inerte, quelque passive qu'elle soit, n'est pas absolument inerte, absolument passive, et cela en vertu de ce principe que la mort, c'est-à-dire la passivité, n'est jamais et ne peut pas être absolue, elle n'est que relative.

La pierre, en effet, quelque faible, quelque rudimentaire qu'elle soit, possède un degré quelconque de vie, donc elle possède un degré quelconque de principe immatériel.

Si, en effet, on soumet une pierre à l'action d'un ardent foyer calorique, elle se décompose ; la force ou la vie attractive, qui, en condensant ses molécules, donnait à la pierre sa dureté, se dissout, et de cette force, c'est-à-dire de cette vie attractive, il se dégage — comme nous l'avons démontré par la digestion — un résidu qui est la poussière formée par les molécules privées de la force ou de la vie attractive qui les réunissait, et un superfin qui est le fluide, c'est-à-dire la force, la vie qui soudait ces molécules.

Du reste, tout le monde sait que la pierre *croît*, donc elle vit.

Cette croissance s'opère par la force attractive qui attire constamment autour d'elle les molécules qui l'environnent, et cette croissance et cette force attractive suppose un certain degré d'ordre, de classement et — si on nous permet d'employer le mot — *d'intelligence*, puisque cette force, puisque cette action attractive ne s'exerce que sur les molécules qui sont de la nature de cette pierre, repoussant au contraire celles qui sont de toute autre nature.

C'est le principe de cette force, de cette action attractive, aussi rudimentaire qu'on le voudra, qui est le principe immatériel de cette vie qui reprend cependant le degré de passivité le plus reculé que nous puissions atteindre.

* * *

Si maintenant nous passons à un degré inférieur de passivité ou d'inertie, et par suite à un degré supérieur de vie ; à la matière liquide, par exemple, nous trouvons que déjà, si l'eau n'a pas assez de vie et par suite pas assez de principe immatériel pour imprimer le mouve-

ment, elle subit très facilement celui qui lui est imprimé par toute vie supérieure et que déjà cette vitalité absolument passive relativement à tous les degrés de vie qui lui sont supérieurs exerce une certaine puissance active sur les vies qui lui sont inférieures ; avec le temps elle ronge, elle dissout la matière, et, par sa condensation, elle exerce sur elle une force irrésistible.

Si nous passons à un troisième degré de vitalité, nous constatons que la vapeur est déjà capable, par elle-même, d'un certain mouvement qu'elle exerce une puissance active sur les vies qui lui sont inférieures, mais que, par contre, elle tombe dans la passivité lorsqu'elle est en contact avec un degré de vie qui lui est supérieur ; elle est par exemple dissoute, absorbée, décomposée par l'air, et elle rend aux degrés inférieurs, à l'eau et à la matière, les matériaux qu'elle lui avait pris pour revêtir son activité.

Si nous en arrivons aux fluides, nous trouvons que, même les plus rudimentaires, ont déjà un degré de volonté ou de vitalité — émanation directe de leur principe immatériel — leur imprimant un mouvement qui leur est propre et auquel sont soumis de diverses manières tous les degrés de vies inférieures ; mais que de passifs ils passent par l'alimentation à une activité et à une puissance successivement supérieures, au moyen de l'alambic végétal qui les prépare pour les présenter supérieurs *mais passifs* à la puissance de la vie supérieure du règne animal qui, à son tour, s'en empare, leur fait encore subir une préparation distillatoire qui les élève jusqu'à servir d'auxiliaires, d'agents directs à la puissance de vie, au principe immatériel instinctif ; et cette vie, ce principe immatériel instinctif règne déjà en maître absolu sur toutes les vies inférieures qui lui servent — passives relativement à sa puissance active d'alimentation — d'entretien, de nourriture matérielle et fluidique.

Enfin ces vies, ces principes immatériels végétaux et minéraux — intuitifs et instinctifs passifs relativement à la puissance organique et à la puissance de vie — ou principe immatériel de l'homme — sont soumis à la puissance de mouvement du principe immatériel intellectuel.

Arrivées à ce degré de puissance susceptible encore et jusqu'à l'infini de perfectionnement, comme nous allons l'expliquer, toutes les vies inférieures à l'homme sont soumises à la direction de la puissance organique, intellectuelle et immatérielle de ce dernier ; ce qui revient à dire que tout ce qui est inférieur à l'homme, c'est-à-dire tout dans la nature, a pour but, pour mission unique d'arriver jusqu'à lui par des épurations successives. Ce qui revient encore à dire que l'homme est bien réellement le roi — mieux que cela — *le Dieu de la nature*. Nous dirons bientôt quelle est la mission de ce Dieu.

(*A suivre*). L. PLATON.

LA TRANSFORMATION

De l'*Anti-Matérialiste* en *Revue des Hautes Études*

C'est à votre demande, cher M. René Caillié, que je viens exposer ici les raisons qui ont rendu nécessaire la transformation de « l'Anti-Matérialiste » en *Revue des Hautes Études*. Après avoir recherché partout en Europe les hommes les plus renommés par leur science, avoir demandé aux livres les plus estimés des bibliothèques leurs secrets, le ciel enfin, après plus de vingt années d'attente, nous permit de rencontrer sur un sol étranger, un sublime missionné de Dieu. Sans hésitation nous nous mîmes à son école et pendant dix ans nous avons vécu dans la solitude et le silence, et par là nous sommes parvenus à soulever le triple voile des mystères, qui sont renfermés dans les livres sacrés, soit en Orient, soit en Occident.

Si nous disons ceci, ce n'est que pour montrer à vos anciens lecteurs, ainsi qu'aux nouveaux qui liront notre Revue, que nous pouvons avoir toute l'impartialité nécessaire pour faire connaître l'évolution qui s'est opérée en vous, et qui à coup sûr s'accomplira aussi en tous ceux qui aiment la vérité par-dessus tout, parce qu'il ont l'espérance dans les grandes destinées où entre humanité, une ère dont l'aurore se révèle déjà aux yeux de tous.

Vous, et les premiers lecteurs de l'*Anti-Matérialiste*, vous êtes entrés dans le sanctuaire de la vérité par la voie du spiritisme. Il n'y a rien là qui puisse étonner, si on sait se rendre compte du mouvement des esprits. C'est dans les groupes des spirites, en effet, que s'est manifesté, surtout en Europe, l'affranchissement des orthodoxies officielles de tous les cultes divers, et

c'est dans les rangs des cercles spirites que se sont montrés les hommes libres de tout préjugé et les indépendants qui évoluent en avant.

C'est certain et au-dessus de toute discussion : ceux qui vivent sur la terre peuvent entrer en communication avec leurs frères, soit les errants dans les atmosphères des mondes, soit aussi ceux qui vivent dans les mondes de la lumière, qui se meuvent dans l'espace immense, les maîtres de la sagesse dans tous les siècles ont affirmé ses vérités fondamentales, et tracé les règles à suivre. Aussi il est bien facile de concevoir la joie des groupes spirites, en constatant ces vérités par des faits. Pour un grand nombre il y a eu là une vraie source de bonheur, quelques-uns y ont trouvé même une cause d'amélioration morale. De là est né dans le cœur un attachement profond à la cause du spiritisme où quelques-uns ont vu même une sorte de religion ; tout cela est dans la loi logique des choses.

Nos vœux pour tous ces frères, c'est de les voir tous évoluer en avant, car il faut craindre de s'attarder aux relations avec les esprits errants. Il y a là un vrai péril que la science signale, et que l'expérience n'a que trop prouvé par les malheurs qui ont fait de trop nombreuses victimes. Il faut monter plus haut, traverser les mondes des ténèbres et entrer en communion avec les esprits des mondes de la lumière, là on se trouve en dehors de tout danger. Nos lecteurs spirites de l'*Anti-Matérialiste* sauront bien comprendre que c'est là où les convieront les travaux de la *Revue des Hautes Études*.

Le magnétisme est aussi, de même que le spiritisme, une voie qui en a introduit plusieurs, dans la possession de la vérité, et cela en dehors de l'enseignement des orthodoxies des divers cultes. Dès lors les lecteurs qui avaient adopté « l'*Anti-Matérialiste* » à cause des articles concernant le magnétisme, ne cesseront pas leur adhésion à la Revue, car ils recevront satisfaction et ils auront au delà de ce qu'ils avaient lieu d'espérer. Dans le magnétisme on ne se heurte pas aux contradictions doctrinales, mais il y a un écueil à redouter, c'est une certaine intermittence dans l'émission des fluides, jusqu'à ce qu'on se soit élevé à la puissance du commandement, but suprême de la doctrine ésotérique.

Il y a aussi la société des Théosophes et ceux en grand nombre qui comprennent ce que nous pouvons espérer, pour l'avenir de l'humanité et la cause de la vérité, de la science dite occulte, et mieux encore de la doctrine ésotérique des traditions primitives de la Paradésa, qui amènera l'alliance si féconde de la science et de la religion, dont les mystères seront dévoilés. Tous les amis de ces sciences et de ces doctrines, tous ceux qui les cultivent, à un degré plus ou moins avancé, ne peuvent refuser leur adhésion et leur concours dévoué à la *Revue des Hautes Études*. Ils la feront donc connaître autour d'eux, en la signalant à l'attention des esprits et des cœurs d'élite.

Il ne saurait être permis à ceux qui aiment à se tenir au courant des grands mouvements de l'opinion, en Europe, d'ignorer qu'un certain nombre d'hommes d'une haute culture intellectuelle se sont appliqués à de hautes études sur l'Inde. Des dames aussi d'une virile intellectualité, et qui aiment la vérité, ont pris un rang distingué parmi ceux qui se livrent à des études de théosophie, et de la doctrine ésotérique, qu'ont si bien connu les maîtres de la sagesse, dans toutes les époques de l'humanité. Nous pourrions même ici citer des noms; mais des articles sur les ouvrages qui ont été publiés nous offriront une meilleure occasion de faire connaître ces écrivains aux lecteurs de la revue.

Voilà, cher directeur, autant d'hommes et de dames qui sont acquis à la *Revue des Hautes Études* ; il faut dire mieux, voilà de vrais aides pour coopérer à votre œuvre, et des propagateurs zélés pour en étendre la diffusion. Les travaux publiés deviendront aussi plus parfaits, à mesure que les lecteurs seront mieux initiés par des articles propres à les préparer à ces études si dignes d'occuper les esprits cultivés. Mais aussi quel service vous aurez rendu à l'humanité en lui traçant les voies de sa destinée, et par-dessus tout à la vérité, en soulevant les voiles qui cachaient ce qu'on appelait des mytères, et qui n'étaient au fond que les lois établies par Dieu lui-même et très accessibles à la connaissance des hommes.

Il y a aussi les savants orientalistes qui, à l'exemple des théosophes, doivent s'intéresser aux travaux de la *Revue des Hautes Études*. Le but que se propose la Revue est d'unir l'orient et l'occident, en cherchant à établir l'unité de la science et des vérités religieuses. Les Orientalistes dignes de ce beau nom ne sauraient dès lors rester étrangers à un organe de publicité, qui peut si bien servir la cause de l'humanité, de la science et de la vérité, trois choses sacrées pour les savants.

L'Inde est l'héritière fidèle des traditions primitives de l'âge d'or, et ces traditions sont avant tout, comme celles de la mythologie, une sorte de prophétie des temps où nous sommes, où l'humanité entre dans son majorat. Il faut donc multiplier les études sur l'Inde, ces travaux sont d'une nécessité absolue. Aussi nous applaudissons aux ouvrages qui ont été publiés en vue de ce dessein, en attendant l'œuvre magistrale qui nous donnera la synthèse scientifique de ce mouvement. Mais nous ne devons pas oublier que l'Occident a aussi ses traditions judéo-chrétiennes, ce qui constitue la doctrine ésotérique de nos Livres saints. A ce titre il sera démontré que le centre de l'union est en Occident, et disons-le hautement, c'est la France qui a reçu cette haute destinée, parce qu'elle est le cœur de l'Europe.

Tous ceux qui reçoivent d'en haut les premières clartés de la lumière savent que l'humanité doit opérer la rénovation, non plus par l'esprit, mais par l'action du cœur. L'axe du monde, il faut dire aussi des mondes, passe manifestement de la tête au cœur. S'il en est ainsi, il est facile de comprendre les images si audacieuses de l'Inde au sein même des sanctuaires les plus anciens. En Occident, nous avons le même enseignement dans nos Livres saints, mais le voile qui couvre cette doctrine est tel que les sacerdoces des divers cultes ne savent plus le retrouver. Aussi il faut avoir recours nécessairement à la lumière de la doctrine ésotérique, gardienne fidèle de ces vérités, dont la *Revue des Hautes Études* sera l'organe.

Au sein de tous les cultes, en Europe, catholiques, juifs, protestants et autres, de même que dans la démocratie, il y a des hommes et des femmes libres, indépendantes, dont l'esprit et le cœur sont ouverts aux aspirations de l'avenir; tous ceux-là sont prêts à prêter une oreille attentive aux travaux de la *Revue des Hautes Études*. Disséminés partout ils sont plus difficiles à rencontrer, mais il y a une action providentielle qui conduit les hommes aux livres et aux organes de publicité, qui peuvent leur être utile. La *Revue des Hautes Études* sera un aliment pour ces

esprits cultivés et ces nobles cœurs ; il faut donc compter sur eux pour le succès espéré et attendu avec confiance.

Tous ceux qui ont l'occasion de vous connaître, cher Directeur, savent et avouent que votre cœur est plein de sympathie, de même que votre esprit est ouvert à toutes les évolutions du progrès dans la vérité. Dans le temps où nous sommes, il faut qu'il en soit ainsi, afin que l'humanité accomplisse ses destinées. Dès lors la *Revue des Hautes Études* par vous, peut faire ce qui n'a guère été possible aux organes de la Presse. Jusqu'à ce temps, les revues, comme les journaux s'imposaient un cadre, et il fallait que les travaux de tous les collaborateurs rentrassent dans les limites tracées, sous peine de non insertion. Il n'en sera pas ainsi avec vous, et au besoin vous donnerez la publicité à des travaux d'une doctrine même opposée. Pour moi, je ne saurais que louer cette nouvelle voie pour la presse, parce que la lumière peut naître des discussions, si celles-ci ne sortent pas des règles de la plus parfaite convenance.

Ainsi vos collaborateurs auront une pleine liberté pour leurs travaux. Mais puisque votre revue est l'organe de la synthèse scientifique sociale et religieuse, vous vous proposez, pour être fidèle au sous-titre de votre revue, de ramener tous les travaux dans les voies de cette synthèse, en publiant au besoin la critique des articles insérés. Il faut l'unité de la vérité, et cette conciliation aura lieu par les enseignements de la doctrine ésotérique. Votre revue, cher M. Caillié, est une œuvre dont l'active solution va contribuer à l'évolution nécessaire, pour faire entrer l'humanité dans les voies de ses immortelles destinées. Mais soyez sans crainte, vous ne serez pas seul dans cette tâche si féconde en résultats, il m'est permis en effet, de vous faire connaître qu'il y a avec vous deux esprits de l'ordre le plus élevé qui ont bien voulu être vos coopérateurs. Il ne s'agit pas ici de vos collaborateurs, non, car je vous parle au nom de cette sublime doctrine, par laquelle les maîtres de la sagesse enseignent qu'un esprit supérieur peut s'unir à un inférieur et être essentiellement lié avec lui, comme dit le *Sohar*, non par réincarnation, ce qui serait une erreur, mais par une pénétration de vie qui laisse à chacun sa personnalité intelligente et libre.

Fiers voyants et vous prophètes sublimes, qui placés sur les stades des âges, avez su voir et annoncer, à travers les longues séries des générations, en Orient et Occident, l'avenir de l'humanité, dans la grande ère où nous sommes, réjouissez-vous et levez-vous dans la toge de votre droit. Nous allons voir ce que les temps qui nous ont précédé n'ont point vu : la doctrine ésotérique des livres sacrés de tous les peuples, qu'il n'était permis aux sages de transmettre que par voie orale, va être prêchée enfin sur les toits, selon la promesse du Christ-Jésus. La *Revue des Hautes Études* se fera l'organe pour soulever le triple voile des mystères, et l'Isis Égyptienne n'écrira plus sur le socle où elle est placée, « nul mortel n'a soulevé mon voile, si non les sages dans les secrets les plus profonds des sanctuaires. » C'est en public et pour tous ceux qui aiment la vérité que la Revue parlera.

Moyse, le voyant des voyants, s'écriait dans son cantique solennel : *Et adesse festinant tempora*, que les temps se hâtent de venir ; les voici, ils sont venus. La *Revue des Hautes Études* en est le signe, pour ceux qui ont à cœur la passion du vrai, du bien, du beau, et qui veulent que ces biens soient le partage de tous. Ces hommes et ces femmes sont en grand nombre, les faits vont l'attester. Que le Règne de Dieu advienne pour tous, et que sa volonté soit faite sur la terre comme dans les mondes de la lumière.

Docteur JOHANNÈS

septembre 1886.

VOIX D'OUTRE-TOMBE

Manifestations occultes instructives

Mondes charnels supérieurs

Les mondes charnels supérieurs sont peuplés de natures humaines spirituellement développées par la transmission des forces de l'esprit et par la liberté de l'âme conquise dans la lutte des instincts de l'animalité avec les tendances de l'être immortel.

Les mondes charnels supérieurs sont peuplés d'esprits forts, d'âmes lucides ; et la matière n'y est point assujettie à de rudes conditions d'existence, ni à d'humiliantes formes de conservation.

La nature charnelle dans ces mondes, centres d'activité, de force, de progrès, représente la nature charnelle de l'homme de la Terre dépouillée de tout ce qui la rend abjecte et souffrante, de tout ce qui repousse en elle : vices et maladies. La face, le corps, l'ensemble ont des proportions de noblesse et d'ampleur que le type le plus parfait de l'espèce humaine ne saurait reproduire.

Les familles établissent des alliances distinctes que la sympathie détermine. La mort sépare mais ne désunit point, et les survivants montrent leur foi inaltérable par la majesté d'une douleur qui n'ôte rien à la sérénité de l'âme ; ils sont certains de revoir l'être aimé, et ils aiment ce qu'il aimait, et ils poursuivent le but qu'il poursuivait.

Les forces corporelles ne déclinent point, et les honneurs de l'âme récompensent l'esprit de ses fatigues dans l'accomplissement des devoirs fraternels.

Les démonstrations de la *Science de Dieu* dirigent l'esprit dans ses recherches de bien-être matériel ; et le bien-être matériel est général.

L'acte de l'esprit, est toujours une réponse à l'appel de l'âme ; et il ne saurait en être autrement dans ces mondes où l'âme humaine se fait la dépositaire des sensations de l'âme éternelle pour en répandre la chaleur sur l'esprit.

Les productions de l'esprit sont dictées par l'effusion de l'amour fraternel et toutes les sciences ont le but d'éclairer la marche des créatures vers Dieu.

Les arts, les caprices de l'imagination, les épanouissements du jeune âge, les jeux de l'esprit, comme les exercices du corps, les révélations du génie et les créations de l'intelligence laborieuse, tous les caractères de l'Humanité marquent les différences d'émancipation graduelle mais ne sont soumis ni aux entraves dans leur développement, ni à la décrépitude dans l'exercice de leur force.

La tristesse proprement dite n'existe pas. La mort cause des douleurs et le refroidissement des affections détermine des souffrances. Mais la douleur se calme par la pensée de la réunion, et la souffrance d'une âme inspire le repentir à une autre âme, parce que la raison et le sentiment sont les bases de l'ordre social et moral et que la raison s'affirme par la croyance religieuse, comme le sentiment par l'accomplissement des devoirs fraternels.

Les fleurs ont plus de parfum, les eaux plus de transparence, le ciel, le jour, la nuit plus d'éclat dans ces régions fortunées que dans les régions inférieures des Humanités. Les rigueurs de température, le déchaînement des éléments n'ont point lieu, et les animaux, respectés dans leur existence, rendus utiles par le sage développement de leurs facultés, sont dignes d'aider l'homme dans la large exploitation du sol et de l'industrie.

L'étude et les dispositions primitives de l'esprit établissent la force des conceptions, l'arrangement, le fini de l'exécution; et l'homme, comprenant que de vastes champs d'exploration lui sont offerts, que de sublimes choses le convient à de nobles travaux, l'homme porte la lumière de la science dans les profondeurs de tous les mystères de la nature terrienne et de la nature animée, l'homme atteint la perfection dans les arts d'imitation et le génie dans les productions de l'esprit.

Dans les mondes charnels supérieurs, on n'a pas à préserver la végétation d'une destruction hâtive parce que la Terre ne recèle aucun germe vivant de destruction. On n'a pas à se garantir des miasmes putrides, la terre ne contenant point de cadavres. On n'a pas à s'effrayer des alliances disproportionnées parce que la sympathie seule dirige les choix, et que la sympathie naît du sens moral et s'éclaire du sens intellectuel. On n'a pas à trembler des forfaits et des vengeances, le haut enseignement du devoir étant donné par les plus forts, compris par les plus faibles.

La mort consomme son œuvre, mais elle arrive comme le soir d'un beau jour, portée par le temps, embaumée par l'espérance, et le feu purificateur dévore ce qui reste de l'enveloppe charnelle.

L'existence humaine dans ces mondes d'élite, n'est point sujette à la décadence de l'esprit, au contraire, l'esprit s'illumine davantage dans l'ancienneté de son alliance avec le corps. La partie spirituelle dégagée de la partie charnelle bien plus que dans les mondes inférieurs, s'avance aussi plus rapidement vers le terme de la séparation complète lorsque ce terme s'annonce.

L'âge se compte par le nombre des années comme sur la terre.

L'année dure cinq années de celles de la Terre, et elle se partage en deux saisons.

La vie de l'homme est de quarante à quarante-deux ans ; ce qui revient à deux siècles et plus de la Terre.

La naissance et la mort, seules épreuves charnelles de l'Humanité, n'arrivent que dans la saison du repos des forces productives de la nature terrestre. Quelques mois avant sa mort (et nous disons mois pour faire comprendre la division en parties égales comme sur la Terre), se manifestent chez l'homme des réminiscences de mémoire et une dilatation des organes spirituels qui ne l'effrayent pas, et que des hommes plus jeunes recueillent et conservent.

Il sait, ils savent que ceci est un avant-coureur, et ils font ensemble les apprêts du départ. Ces appels consistent en d'ardentes promesses d'amour mutuel, en d'abondantes actions de grâces pour remercier Dieu des instructions *fournies par l'éloquence divine à une bouche aimée et paternelle*. Paternelle... car, dans ces mondes bénis, on ne pleure jamais la mort d'un enfant, d'un adolescent, d'un homme qui n'était point parvenu aux limites de l'âge.

L'enfance s'épanouit sans dangers et les anciens s'éteignent en souriant d'espoir.

La famille humaine tout entière s'émeut des forces naissantes et des forces qui vont s'exercer ailleurs. La famille humaine tout entière se montre radieuse de la grâce qui s'accentue davantage et du bonheur intime qui s'accroît par de nouvelles directions et de nouveaux souvenirs.

Dans la saison florissante les trésors de la terre répandus à profusion, une suave harmonie balancée dans l'atmosphère, d'heureux contrastes dans les magnificences créées, et de somptueuses fantaisies de la liberté humaine disposent l'âme aux félicités du sentiment, l'esprit aux labeurs de l'intelligence. Le sentiment s'exerce par l'amour : l'amour pour Dieu, l'amour pour la création. L'intelligence se

montre dans l'application des lois divines et dans le progrès des combinaisons humaines.

L'adoration s'édifie sur la connaissance exacte de Dieu, et elle devient la source de toutes les vertus.

Le progrès stimulé par l'évidence de l'immortalité marque d'une vraie gloire tous ceux qui projettent sur la famille humaine la dimension de leurs forces, l'éclat de leurs talents, la puissance de leur génie.

Les demeures corporelles participent de la perfectibilité de toutes les dépendances humaines.

La propriété est reconnue comme un droit, et tous les droits sont respectés.

L'honneur est un fardeau public, tous les hommes le soutiennent.

Le devoir constitue la religion, tous les hommes sont religieux.

La distinction de fortune existe, mais la rivalité jalouse, mais le commandement despotique et la dépendance servile, mais la forfaiture et la misérable pauvreté, le vice et les insanités de jugement n'accompagnent point l'espèce humaine dans sa dilatation charnelle au centre d'un monde où la figure de Dieu appelle toutes les adorations, TOUTES LES ALLIANCES, afin que l'âme et l'esprit s'élèvent ensemble dans la haute atmosphère de la spiritualité pure.

A l'âme de l'homme la voix de Dieu se fait entendre, à l'esprit de l'homme le devoir s'impose, et tous, les plus forts et les plus faibles, les dépositaires de la parole de Dieu et les croyants à cette parole, tous s'inclinent sous la volonté divine ; tous remplissent avec joie les obligations de la vie humaine. Car ils savent bien que cette volonté divine est en même temps paternelle. Car ils savent bien que l'accomplissement du devoir honore et agrandit l'esprit.

Les hommes des mondes charnels supérieurs ne peuvent s'affranchir d'une situation infime par l'émulation tardive des facultés intellectuelle, ni même par un changement de direction à la vie morale, attendu que la société humaine protectrice de tous a largement développé l'adolescent, et que l'éducation première, renforcée des éléments puisés au sein d'une protection dont tous les membres sont unis par les principes fondamentaux de l'ordre moral, préservent l'âme des défaillances et l'esprit des égarements. La place de chaque homme est marquée, et tous les hommes sont heureux et libres.

La limite de cette instruction est marquée aussi. Je ne puis entrer dans de plus amples détails, mais c'est assez pour établir la différence des mondes et des esprits. C'est assez pour démontrer le bonheur de l'homme dans l'ascension de sa nature, et la pauvreté des obstacles qui s'opposent à cette ascension. Bientôt, je donnerai la définition des mondes spirituels.

UN INITIATEUR *Même Médium.*

NOTE. — Plusieurs de nos amis nous ont engagé à retrancher les *Voix d'Outre-Tombe* du nouveau programme de la *Revue*. Bien que nous tenions leur opinion dans la plus haute estime, nous leur demandons bien pardon de n'être pas de leur avis. Nous considérons comme complètement hors de doute l'existence des Esprits et la possibilité dans laquelle ils sont d'entrer, et cela de toutes sortes de manières, en communication avec nous, nous qui ne sommes en définitive que des Esprits emprisonnés dans la matière. Les nombreux journaux spirites qui sont en train d'inonder le globe et qui voient chaque jour s'accroître le nombre de leurs adeptes ; les faits innombrables qui dénotent jusqu'à l'évidence l'influence énorme qu'ont sur les phénomènes et sur les actions des hommes les êtres invisibles qui nous entourent ; sont autant de raisons péremptoires pour que la *Revue des Hautes Études* se fasse un devoir d'étudier la question. Oui, les Esprits existent réellement. Oui, ils peuvent écrire par l'intermédiaire des médiums. Les Théurges de l'antiquité ; les Ammonius Saccas, les Origène, les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, et toute l'école d'Alexandrie n'en ont jamais douté, puisqu'ils ne dédaignaient pas de demander conseil aux habitants invisibles des sphères célestes.

Mais il y a des Esprits de tous les rangs. La Théurgie, qui chez les anciens était une véritable science, dont les pyries de Moyse nous donnent une idée, la Théurgie enseignait les moyens de reconnaître la nature et le degré d'élévation des Esprits qui se manifestaient et connaissait les mesures à prendre, les rites à accomplir pour n'attirer que des êtres supérieurs capables d'instruire et incapables de tromper. Dans ce champ d'étude nous espérons pouvoir élucider la question spirite en la faisant entrer dans le domaine scientifique.

Pourquoi tant de divergences et de contradictions dans les communications spirites ? c'est qu'ignorant encore les moyens scientifiques d'éloigner les mauvais Esprits, nous sommes à chaque instant exposés sans défense à l'erreur. Les esprits inférieurs qui s'ingèrent auprès de nous n'ont de valeur que celle que nous avons nous-mêmes, et par conséquent ne peuvent nous donner qu'un *enseignement primaire*. Nos lecteurs savent assez à quel degré d'erreur peuvent nous faire tomber les communications d'outre-tombe, et ce n'est pas sans motif que l'*Anti-Matérialiste* a édité deux œuvres aussi contradictoires que les *Quatre Évangiles* de J.-B. Roustaing et la *Vie de Jésus* dictée par lui-même. J'ai voulu démontrer que sans phare, c'est-à-dire sans la science pour éclairer la route et nous guider, on ne peut que tomber dans toutes les ornières et tous les précipices. Et c'est justement là ce qui fait que tant de personnes devenues spirites par la force du témoignage des faits, cessent bientôt de l'être en se voyant en face de tant d'erreurs et de contradictions.

La *Revue des Hautes Études* regardera comme un devoir de premier ordre d'éclairer ses lecteurs en les initiant à la noble science de la *Théurgie*. Ces manifestations occultes que nous publions sous la rubrique de *Voix d'outre-tombe* nous démontrent par l'évidence même qu'on ne meurt pas, et que la mort n'est que la porte ouverte sur un autre monde où vont s'accomplir nos vies successives ; ce n'est pas nous qui enlèverons

à nos amis la consolation d'une pareille certitude. Quant au degré de crédibilité de ces voix spirituelles, nous le répétons, il faut leur laisser la vraie valeur qu'elles ont, la seule que puisse avoir un enseignement primaire. Plus tard nous apprendrons à sortir du doute et des ténèbres et à nous placer dans les sphères lumineuses où ne règne que la Vérité.

R. C.

L'ESPRIT INTÉRIEUR

Beaux sont les enfants et les fleurs, mais les choses subtiles qu'ils suggèrent sont encore plus belles ;

Merveilleux est le rose épanouissement de l'aube, mais le secret qui le contient est encore plus merveilleux ;

Suave est l'exultance de la mélodie, mais l'autre qui la précède est encore plus suave ;

Et jamais ne fut écrit un poème dont le sens n'eût pas gouverné la mesure ;

Aucune marguerite ne croît sans qu'un mystère n'en guide la croissance ;

Aucun fleuve ne coule, qui n'ait à sa source un sceptre de majesté ;

Aucun Shakespeare n'a plané, sans qu'un plus fort que lui ne l'eût enveloppé de son vol ;

Ni aucun prophète n'a fait de prédiction, sans avoir été lui-même annoncé par un plus puissant voyant ;

Derrière la toile qui vibre, on sent le peintre palpiter ;

A l'intérieur de la statue qui semble vivre, frémit l'âme du sculpteur.

Derrière la joie ressentie, on trouve les manifestations infinies de la sensibilité ;

Ce qui couronne la splendeur révélée, c'est la splendeur couronnant la révélation ;

Grands sont les symboles de l'être, mais ce qui est symbolisé est encore plus grand ;

Vaste est le créé qui tombe sous le regard, mais le créateur intérieur est encore plus vaste ;

Derrière le son s'étend le silence ; derrière l'offrande se trouve l'offre ;

Derrière la main qui reçoit, frissonnent les nerfs sensitifs de la réception ;

L'espace n'est rien pour l'esprit, l'acte est dépassé par l'action ;

Le cœur de l'objet aimé est brûlant, mais le cœur de l'amour est plus brûlant ;

Et, venant des profondeurs où les unes tremblottent, et des hauteurs où celles-là brillent,

Des voix et des ombres jumelles dirigent leur vol vers les étoiles, et l'essence de la vie est divine.

Richard Realf

Traduit du *Light* du 24 juillet 1886, par P. E. Gaboriau.

MA FENÊTRE

A.-L. ROCHETIN

Je vois à travers son cristal
Les mille formes de mon rêve
Passer et repasser sans trêve,
Sur les nimbes de l'idéal.

En bas on dit : — La vie est brève :
Jouissons. — Ce cri d'animal
Me fait à l'âme tant de mal
Que toujours plus haut je m'élève.

Dans le monde de l'infini
Que nul pas humain n'a terni,
Je m'égare, pour me repaître

De la sereine immensité.
Oh ! ma consolante fenêtre,
Qui donne sur l'éternité !

Paul Manivet

Les Glas de l'Ame.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Le Christ, le Pape et la Démocratie, par l'abbé Roca, chanoine honoraire, ancien élève des Carmes.

L'idée et la portée de cet ouvrage se résument ensemble dans la lettre suivante, adressée à l'auteur par un publiciste américain, rédacteur de *la Patrie de Monaco*, ancien consul du Pérou à New-York, etc.

« Cher Ami,

« ... Vous connaissez parfaitement, on le voit dès les premières pages de votre livre, l'étrange monde de nos jours, et le chaos où il se débat, dans la crise qu'il traverse depuis cent ans.

« Rien de plus actuel et de plus vivant que cette œuvre énergique, où passe un grand souffle de liberté et où retentissent, d'un bout à l'autre, *les trompettes sacrées* de la rédemption des peuples, sonnant tantôt le *couvre-feu* des temps anciens, tantôt la *diane* des temps nouveaux, toujours et partout la *générale* du Christ et le *rappel* du Libérateur, sur des airs inconnus de la Chaire romaine.

« Jamais, de mémoire d'homme, pareil langage ne s'était fait entendre dans le sanctuaire, si ce n'est à l'époque des premiers apôtres.

« On dirait une marche triomphale dont le tambour et le clairon marquent le pas devant le Maître de la terre, venant rétablir son empire par-dessus les ruines de nos vieilles institutions, sur un sol tout couvert encore des débris de trônes, de sceptres et des couronnes, qu'ont jetés à bas nos révolutions.

« Si l'esprit qui vibre dans ces pages ardentes et lumineuses est bien l'esprit du Rédempteur ; si cet Evangile est son Evangile, comme vous l'affirmez, preuves en main, avec une grande force de raisonnement, il faut convenir, d'un autre côté, qu'il n'est pas fait pour attrister la démocratie, ni pour déplaire au génie moderne, qui est avant tout un génie de rénovation générale.

« Tout cela m'a produit l'effet charmant d'une aubade qui saluerait l'aurore d'un nouveau cycle, et le réveil de la foi.

« Que Rome ne condamne pas la manifestation de ces ineffables vérités, et j'augure la rencontre prochaine de la religion et de la liberté, en même temps que la réconciliation de toutes nos sciences avec le Christianisme.

« Dans ce cas, Cousin aurait eu raison d'affirmer que « le *catholicisme* n'a pas dit son dernier mot, et qu'il « tient en réserve des ressources infinies pour toujours « ressaisir notre planète, quel que soit l'état de cul- « ture où elle puisse s'élever dans l'avenir. »

« Cent ans après le 89 qui ouvrait à la France, et par la France à tous les peuples, l'ère des libertés politiques et civiles, nous aurions enfin le 89 qui ouvrirait à l'église et par l'Église, à la conscience universelle, l'ère des libertés chrétiennes, dont les premiers apôtres présagèrent l'avènement.

« Au fond, votre livre n'enseigne pas autre chose.

« La thèse est d'une hardiesse qui donnera le vertige aux ignorants, et l'envie de mordre aux fanatiques. Elle me ferait trembler pour vous, si je ne vous savais si rassuré, si ferme et si maître de vos doctrines.

« Vous n'hésitez pas à vous écrier : « Ma conscience « est faite et rondement boutonnée. Elle se porte à la « hauteur de celles qui montent sur le bûcher quand « il le faut... Et si jamais, devant n'importe quels « ennemis du Christ, vous me voyez renier cet Evan- « gile, peuples, souvenez-vous-en, venez cracher au « visage du plus vil des apostats ! »

« C'est noble, et c'est fier ! je vous en félicite.

« On aimera ces viriles affirmations, au milieu des incertitudes qui nous accablent, et des défaillances qui nous abattent.

« Ce livre arrive bien à son heure. Il se fera lire quand ce ne serait qu'à titre de phénomène religieux et de signe des temps... Je voudrais, etc...

« Recevez, etc...

« *Signé* : Philippe CAZENEUVE. »

Chicago, 4 mars 1884.

Nous n'avons rien à ajouter à cette juste appréciation qui est celle d'un esprit éclairé, dont la lecture de ce manuscrit a déterminé le retour aux belles croyances de l'Evangile et de l'Eglise primitive.

Prix de ce volume : **3 fr. 50**

Jules Lévy, éditeur, rue Antoine-Dubois, 2, Paris.

Sous presse, du même auteur : *L'abbé Gabriel et Henriette au Sinaïe.*

Essais de Sciences Maudites. Premier Fascicule : *Au seuil du Mystère*, par Stanislas de Guaita : Prix : 2 fr. G. Carré éditeur, boulevard Saint-Germain, 112, Paris.

C'est une jolie brochure de 32 pages, grand in-8, que nous recommandons à ceux de nos lecteurs déjà un peu au courant de l'Occulte et qui désirent faire de cette science une étude sérieuse. Ils y trouveront un aperçu général fort bien fait de ces belles sciences de *l'Hermétisme*, de la *Kabbale* et de la *Haute Magie*, si mal connues et si mal jugées, en même temps que le titre d'un certain nombre d'ouvrages à lire pour se diriger dans ces difficiles études. On y verra que ces sciences ne sont pas du tout maudites, mais qu'elles sont au contraire la plus haute expression de l'intelligence humaine. On reconnaît facilement que M. de Guaita est un savant versé dans la connaissance de ces sciences dont il veut faire comprendre les dangers et les bienfaits.

— *Dans un ordre moins élevé mais plus attrayant* nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs le charmant roman suivant qui leur donnera une idée de la puissance à laquelle peut arriver un *Adepte* des Sciences occultes, ainsi que des difficiles épreuves qu'il doit subir et des dangers que court celui qui veut parvenir à l'*Adeptat*.

Voici le titre de ce livre, traduit de l'anglais, en deux volumes du prix de 1 fr. 25 chaque : Zanoni, par sir Edward Bulwer Litton. Librairie Hachette, boulevard Saint-Germain 79, à Paris. — R.-C.

Le Judaïsme et la France-Juive, réponse à M. Drumont, par M. le grand Rabbin Mossé. —

[1] La librairie Georges CARRÉ se charge de procurer tous les ouvrages mentionnés dans la « Bibliographie. » — Envoi franco contre mandat-postal.

Ouvrage in-8, prix : 3 francs, chez l'auteur à Avignon.

La *France-Juive* est un livre qui insulte la race d'Israël.

La seule réponse que l'on puisse faire à un livre de ce genre, c'est l'exposé loyal des principes, de la morale et des mœurs de ceux que l'on calomnie.

Tel est le but de l'œuvre que nous avons à cœur d'accomplir et que nous offrons à tous les amis de la Justice et de la Vérité.

Puisse notre modeste livre dessiller les yeux que l'erreur aveugle encore et faire évanouir les préjugés dont la race juive n'a été que trop longtemps l'innocente victime !

B. MOSSÉ.

PETITE CORRESPONDANCE

A M. D. B., à Targon, et M. R., à Valence. — Veuillez prendre patience pour le manuscrit annoncé, de la H. B. et L.; l'envoi retardé par occupations exeptionnelles sera prochain, j'espère. Salutations affectueuses. A. F. X.

A M. X... rue Bonaparte, Paris. Cher et aimable inconnu, je vous remercie de tout cœur pour votre confiance en moi. J'ai reçu encore cette fois votre don semestriel de 75 fr. en trois coupons de rente 3 0/0. Grâce à vous l'équilibre est fait au supplément dans les recettes et les dépenses. Veuillez agréer, cher inconnu, l'expression de ma bien vive reconnaissance. R. C.

PENSÉES

La Religion de l'avenir sera la synthèse de toutes les conceptions de l'Humanité et de toutes ses manières d'être, car aucun fait ne doit plus se concevoir *en dehors de Dieu*, ou se développer *en dehors de la loi*. La religion embrasse le monde entier, parce que la loi de Dieu est universelle.

La terre peut s'écrouler sur la terre, l'esprit échappera de sa prison d'argile ; le vent de l'orage peut disperser ses cendres, mais son être dure éternellement.

Qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience, le réveil de tout ce qui a vécu ? Un sommeil d'un million d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure.

RENAN (*Vie de Jésus*).

Le génie du bien est le plus grand des génies, et les actes de vertu sont des chefs-d'œuvres. Chercher l'idéal dans la perfection de son cœur, c'est l'art suprême.

Il y a deux socialismes.

Il y a celui qui désigne la solidarité de tous les hommes entre eux et l'organisation *hiérarchique* et *juste* de la Société, l'ÉTAT SOCIAL en un mot. Celui-là, c'est le vrai.

Mais il y a aussi celui qui oppose le travail des mains à tous les autres et vise a s'emparer de l'État pour gouverner à son profit les Sociétés modernes. Celui-là, c'est le faux. Celui-là c'est l'*Anti-Socialisme*.

La *Science*, c'est Dieu dans l'intelligence humaine ; la *Justice*, c'est Dieu, dans le cœur humain ; l'*Economie*, c'est l'ordre divin dans les sociétés humaines.

L'abbé ROCA.

(*La fin de l'Ancien Monde*).

A LA PLUS BELLE DES FILLES D'ÈVE

Vierge, ton front de neige est modeste et can-[dide;
Ta paupière au ciel d'or révèle un œil timide,
Un œil couleur d'azur.
A l'humide carmin de ta lèvre enfantine,
Que toujours un sourire anime, on devine
Ton bonheur calme et pur.

Jamais un plus beau corps, à l'âme d'un poète,
Dans une heure d'amour et d'extase muette,
En rêve n'apparut;
Au bonheur idéal, à la volonté pure,
Jamais, comme en voyant ta suave figure
Un cœur d'homme ne crut

En s'approchant de toi, blonde enfant, le pro-[fane
Se plait à respirer l'arome qui s'émane
De ta virginité
Ton contact est propice à tous ceux qu'il effleure;
Le pauvre te bénit et se souvient de l'heure
Où tu l'as visité.

Tu pourrais parmi nous exercer ton empire,
Tu pourrais être aimée, et si ton âme aspire,
Au prix de la vertu,
Tu pourrais de tout mal adoucir la souffrance,
Faire croire à Jésus, et porter l'espérance
A tout cœur abattu.

Pourquoi radieuse ainsi, pourquoi m'es-tu ve-[nue,
Comme une vision qui descend de la nue,
Visiter ici-bas?
S'il est vrai que tu dois vers un autre rivage,
Dans quelque temps d'ici reprendre ton voyage
Et m'échapper hélas!

Dis, n'aimeras-tu pas, ô céleste hirondelle,
Te faire un nid d'amour et reposer ton aile
Sous mon toit, en ce lieu?

Heureux qui, de ton cœur savourant les ten-[dresses,
Sur ta lèvre boira le flot pur des ivresses,
Sous le regard de Dieu.

Abbé Roca.

AVIS TRÈS IMPORTANT

A nos Abonnés anciens et nouveaux

Créer une **Revue** du genre de celle-ci, traitant de sujets si élevés et d'un genre aussi nouveau, n'est pas chose facile. Cependant le nombre assez important déjà, et chaque jour croissant, de nos abonnés; l'accueil plein de confiance et de bienveillance qui a été fait jusqu'à ce jour à l'œuvre de régénération sociale poursuivie par « **l'Anti-Matérialiste** »; le caractère, au point de vue de la science, de la valeur morale et du dévouement des hautes personnalités qui sont venues spontanément s'offrir à nous pour collaborer gratuitement à notre œuvre; tout cela nous autorise à compter sur le succès de cette **REVUE DES HAUTES ÉTUDES**.

Mais les fonds nous manquent pour que l'avenir de notre œuvre soit assuré sans crainte et sans réserve. Nous tenons donc à dire à nos lecteurs que nous nous réservons le droit de faire paraître cette **Revue** (qui contiendra 32 pages) tous les deux mois seulement en cas de pénurie de fonds, comme aussi nous leur promettons de mettre le plus grand soin dans l'ordre et la valeur de nos études. Nous n'hésitons pas à leur demander ce sacrifice, si besoin est, dans l'intérêt des idées que nous servons tous ensemble. Ayant pleine confiance en leur désintéressement empressé, nous espérons qu'ils voudront bien avoir foi dans l'honneur et la loyauté de celui qui signe

Leur serviteur dévoué,

René CAILLÉ.

NOTE. — L'abonnement de la **Revue** se trouve porté à dix francs au lieu de cinq. Les personnes dont le renouvellement d'abonnement à l'**Anti-Matérialiste** commence au 21 septembre sont priées de vouloir bien nous payer ce prix. Quant à celles dont l'abonnement n'est périmé qu'au 21 mars 1887, **et qui n'ont point l'intention de continuer,** il est évident qu'elles ont droit au service de la **Revue** nouvelle jusqu'à cette date du 21 mars.

L'Éditeur-Gérant : G. CARRÉ.

1662. — TOURS. IMP. ROUILLÉ-LADEVÈZE, RUE GAMBETTA, 6.